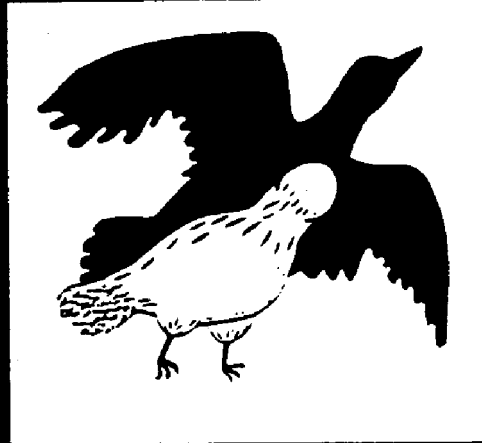


*"Comme un oiseau sans ailes...":*



*Éloge au courage et à l'endurance  
des femmes maltraitées qui  
ne parlent ni l'anglais ni le français*

préparé par  
**Linda MacLeod et Maria Y. Shin**

en collaboration avec  
**Queenie Hum**  
**Jagrup Samra-Jawanda avec Shalen Rai**  
**Maria Minna**  
**Eva Wasilewska**

illustration graphique  
**Andrea Gilpin\***

traduction française  
**Lucienne Chan et Eva Wasilewska**

sous le parrainage du  
**ministère du Patrimoine canadien**

décembre 1993

\*pour obtenir l'autorisation de reproduire l'illustration de la Page couverture, communiquer avec Andrea Gilpin au (613) 230-3327

Le présent rapport a été subventionné par le ministère du Patrimoine canadien (Multiculturalisme) sous l'initiative de lutte contre la violence familiale. Santé Canada (le Centre national d'information sur la violence dans la famille) a obtenu l'autorisation de l'imprimer et d'en faire la distribution.

Des exemplaires de ce rapport et d'autres publications sur la violence familiale sont disponibles au :

Centre national d'information sur la violence dans la famille  
Division de la prévention de la violence familiale  
Direction générale des programmes et services de santé  
Santé Canada  
Ottawa (Ontario)  
K1A 1B4

Téléphone : 1-800-267-1291



ATS (Appareil de télécommunication pour sourds) : 1-800-561-5643

Télécopieur : (613) 941-8930

Les conclusions et opinions exprimées ici sont celles des chercheurs et ne représentent pas nécessairement celles du Ministère. La reproduction non commerciale du contenu de cette publication est autorisée à des fins didactiques ou cliniques. Prière d'en citer la source. Pour obtenir l'autorisation de reproduire l'illustration de la page couverture, communiquer avec Andrea Gilpin au (613)230-3327.

***Also available in English under the title:***

« *Like a Wingless Bird..* »

©Ministre des Approvisionnements et Services Canada 1994

N° de cat. H72-21/110-1994F

ISBN 0-662-99032-3

## TABLE DES MATIÈRES

<b>TITRE</b>	<b>PAGE</b>
RÉSUMÉ .....	i
INTRODUCTION .....	1
POURQUOI AVAIT-ON BESOIN DE CE RAPPORT? .....	2
QU'INDIQUENT LES STATISTIQUES NATIONALES À PROPOS DES FEMMES QUI SONT ISOLÉES PAR LA LANGUE ET L'EXPLOITATION? .....	3
TROUVER LES FEMMES QUI SONT LA CIBLE DE CETTE RECHERCHE .....	5
MÉTHODOLOGIE .....	5
Méthodologie de l'approche communautaire .....	5
Faire participer les femmes isolées .....	6
Choisir les communautés .....	7
Choisir les animatrices communautaires .....	7
Dans quelle mesure l'approche de l'équipe du projet a donné une forme au projet .....	8
Le processus d'entrevue .....	9
Extension des services à la femme / Rompre le silence .....	10
Choisir les lieux de l'entrevue .....	11
Concevoir les questions et le guide de discussion .....	12
Interprétation des données quantitatives contenues dans ce rapport .....	12
QUI SONT LES FEMMES INTERVIEWÉES POUR CETTE ÉTUDE? .....	13
Coup d'oeil .....	13
a) Parmi les femmes interviewées, y en a-t-il qui parlent l'anglais ou le français? .....	13
b) Y a-t-il des difficultés particulières pour les femmes qui vivent au Québec? .....	13
c) Toutes les femmes ont-elles été victimes de mauvais traitements? .....	14
d) Les mauvais traitements ont-ils commencé quand elles sont arrivées au Canada? .....	14
e) Ces femmes vivent-elles toujours avec leur mari? .....	14
f) Sont-elles des citoyennes canadiennes? .....	15
g) D'où viennent-elles? .....	15
h) Quand sont-elles venues au Canada? .....	15
i) Les femmes sont-elles venues au Canada encore enfants ou déjà adultes? .....	15
j) Ont-elles été parrainées par leur mari? .....	16
k) Quel âge ont-elles aujourd'hui? .....	16
l) Ont-elles des enfants ou d'autres personnes dont elles doivent prendre soin? .....	16
m) Reçoivent-elles de l'aide pour prendre soin de leurs enfants ou des autres personnes qui vivent avec elles? .....	17
n) Ont-elles d'autres parents qui habitent près de chez elles? .....	17
o) Qu'en est-il du travail? .....	17
p) Ont-elles des difficultés financières? .....	18

q)	Quelle est leur formation scolaire? .....	18
r)	Quel est leur degré d'instruction? .....	19
LES RÉALITÉS DE LA VIE SANS L'ANGLAIS NI LE FRANÇAIS .....		19
Au travail .....		20
Racisme, exploitation et mauvais traitements dans le milieu de travail .....		21
Dans leur famille .....		22
Rôles inversés dans la famille .....		22
Le triste sort des femmes âgées .....		23
En général .....		23
Perte de soi-même .....		23
La voix d'une autre personne - des problèmes d'interprétation .....		24
Manque de confiance .....		24
Manque d'intimité .....		25
Perte du réseau de soutien et isolement .....		25
Mauvais traitements, préjugés et racisme .....		25
LES EXPÉRIENCES DES FEMMES AVEC LES COURS DE LANGUE .....		26
Y avait-il des cours d'anglais langue seconde (ALS) ou de français langue seconde (FLS) à leur intention? .....		26
Les cours d'ALS/de FLS ont-ils servi aux femmes qui les ont pris? .....		26
Pourquoi plus de femmes n'ont-elles pas suivi des cours d'ALS/de FLS? .....		26
Les femmes ont-elles appris l'anglais ou le français par d'autres moyens? .....		27
LA PRÉSENCE DE L'ANGLAIS OU DU FRANÇAIS DANS LEUR VIE QUOTIDIENNE .....		27
Leur mari parle-t-il l'anglais ou le français? .....		27
Les femmes utilisent-elles l'anglais ou le français dans leur vie quotidienne? .....		27
LES RÉALITÉS DE VIVRE AVEC L'EXPLOITATION DANS L'ISOLEMENT .....		28
Comment les femmes interviewées définissent-elles les mauvais traitements? .....		28
Comment les femmes comprennent-elles les causes des mauvais traitements? .....		29
La réaction de la communauté .....		30
Pourquoi n'y a-t-il pas plus de femmes qui quittent leur mari? .....		31
Les expériences des femmes plus âgées sont-elles différentes? .....		31
LES RÉALITÉS DE LA VIE AVEC LE CHANGEMENT ET LA PERTE .....		32
Un niveau de vie diminué .....		32
Des problèmes particuliers pour les réfugiées .....		32
Perte de la famille et des amis .....		33
Perte de leur rôle, de leur statut .....		33
Perte des options de solution aux problèmes .....		34
La perte de respect et le manque d'intégration à cause des préjugés et du racisme .....		34
SURVIVRE MALGRÉ LE SILENCE ET LES SOUFFRANCES .....		35
Faire face aux obstacles linguistiques .....		35
Comment ont-elles survécu aux mauvais traitements? .....		35

LE RÔLE DE LA SPIRITUALITÉ POUR ÉDIFIER LA FORCE INTÉRIEURE .....	36
LE RÔLE DE L'ÉDUCATION ET DE L'INFORMATION .....	37
Les femmes interviewées ont-elles besoin de plus d'information et en veulent-elles? .....	37
De quels renseignements spécifiques ont-elles besoin? .....	39
Renseignements juridiques .....	39
Renseignements sur la sécurité financière et le logement .....	39
Autres renseignements sollicités .....	39
Comment faire parvenir ces informations? .....	40
LE RÔLE D'AUTRES SERVICES ET PROGRAMMES .....	41
Les femmes interviewées se servent-elles des services en place? .....	41
Pourquoi ne se servent-elles pas des services plus souvent? .....	42
Leurs expériences de ces services sont-elles positives ou négatives? .....	44
Des frustrations spécifiques .....	44
IDÉES D'AMÉLIORATION .....	45
CONCLUSION .....	50
BIBLIOGRAPHIE .....	51

## RÉSUMÉ

### « COMME UN OISEAU SANS AILES ... »

#### **Éloge au courage et à l'endurance des femmes maltraitées qui ne parlent ni l'anglais ni le français**

Ce rapport commence à révéler l'histoire d'un groupe de femmes au Canada que l'on oublie souvent... les nombreuses citoyennes canadiennes dans tout le pays (certaines d'entre elles vivant au Canada depuis plus de trente ans) qui sont exploitées par leur mari sans savoir parler ni l'anglais ni le français. Ces femmes constituent rarement la cible de programmes ou de politiques. Elles font déjà partie intégrante du tissu invisible et silencieux de la société canadienne. Elles sont au Canada depuis si longtemps que l'on présume qu'elles se sont « intégrées » dans la société dominante. Si jamais on les remarque, ce n'est en général que pour les blâmer ou leur reprocher de ne pas avoir appris l'anglais ou le français, de ne pas être devenues des citoyennes « à part entière » de leur nouveau pays. Si l'on en vient à prendre connaissance de leur situation, l'on écarte trop souvent leurs souffrances comme faisant partie de leur culture qui « accepte » la violence. L'histoire réelle de leur isolement linguistique, de la signification du fait d'être « maltraitées », de leurs expériences qui relient les mauvais traitements et l'immigration dans un nouveau pays aux facteurs qui ont contribué à leur incapacité de parler l'anglais ou le français, est estompée par des suppositions et stéréotypes qui « expliquent » leur peine et leur isolement en fonction de leurs « différences ».

Leur histoire, cependant, contredit les stéréotypes, car leur histoire est une tragédie réelle de pertes bouleversantes, de souffrance, de force et d'endurance. Leur histoire n'est pas un récit de victimes sans ressources, ni de femmes qui viennent de cultures qui tolèrent la violence faite aux femmes. C'est au contraire l'histoire des femmes qui, grâce à leur persévérance, leur ingéniosité, leur sensibilité et souvent leur sens profond de la spiritualité, ont enduré leur isolement et leurs souffrances et elles ont survécu... comme des oiseaux fiers, mais sans ailes.

#### **« Respectez notre courage, nos choix, notre sagesse »**

Les femmes interviewées pour ce rapport n'implorant pas la pitié, ni la charité. Elles demandent par contre des formes d'aide qui respectent leur courage, soutiennent leurs choix et reconnaissent la sagesse qu'elles ont acquise au cours de leurs expériences. Elles demandent également des formes d'aide qui font comprendre clairement à celui qui inflige des mauvais traitements qu'il est dans le tort et que son comportement est inacceptable. Grâce à ce rapport, soixante-quatre femmes de quatre différentes communautés linguistiques minoritaires au Canada : une communauté chinoise à Montréal, une communauté polonaise à Ottawa, une communauté italienne à Toronto et une communauté indo-canadienne à Vancouver, ont partagé leurs idées sur la réaction à l'exploitation, sur la réduction de l'isolement et sur l'augmentation des communications entre les langues et les cultures.

**« Nous vivons avec tant de pertes... »**

Les femmes qui ont partagé leur expérience pour ce rapport sont venues au Canada chercher une vie meilleure et elles ont trouvé au contraire que la vie au Canada pour elles signifiait : d'une part, l'exploitation physique, sexuelle, psychologique ou financière au foyer; et de l'autre, la discrimination, le manque de respect et l'exploitation dans le milieu de travail; une vie d'exclusion et d'obstacles, et un sentiment accablant de perte... perte de famille, d'amis, de statut social, de choix, de pouvoir, de respect, d'amour-propre, perte de confiance, perte d'intimité, perte de liberté, perte d'acceptation, et dans certains cas, perte de soi-même. Beaucoup ont aussi trouvé que, contrairement à leurs espoirs et attentes, elles avaient un niveau de vie inférieur bas au Canada que dans leur pays natal. Pour la plupart des femmes que nous avons interviewées le rude climat, la perte du soutien d'amis, de famille et d'entourage et la supposition prédominante, à l'origine de l'isolement, que chacun ne doit s'occuper que de soi-même ont rendu leur vie beaucoup plus difficile au Canada que dans leur pays natal. Plusieurs femmes ont été choquées par la réalité au Canada que « vous avez besoin d'argent pour **tout** ».

**« Les difficultés linguistiques affectent tous les aspects de notre vie... »**

Les femmes interviewées ont souligné que les obstacles linguistiques ainsi que les mauvais traitements dont elles sont victimes affectent tous les aspects de leur vie. Sans la langue, tout devient difficile. Ces femmes ont fait part aux animatrices qu'elles sont souvent victimes de discrimination parce qu'elles ne peuvent parler ni l'anglais ni le français.

Les femmes ont décrit comment elles deviennent invisibles aux autres parce qu'elles ne peuvent parler ni l'anglais ni le français. Elles disent qu'on profite d'elles, qu'on les considère stupides, qu'on les comprend mal, et qu'on les exploite intentionnellement. Elles parlent de leur sentiment profond de perte et de l'isolement qu'elles ressentent au fur et à mesure que leurs enfants commencent à faire, de l'anglais ou du français, leur langue privilégiée et à ne plus dominer leur langue « maternelle ». Elles parlent de leur peine et de leur humiliation lorsque leurs enfants commencent à avoir honte d'elles parce qu'elles ne sont pas « assez canadiennes ».

**« Le mauvais traitement au foyer est inséparable de l'exploitation, de la discrimination et de la perte » :**

Les femmes interviewées soulignent que les mauvais traitements dont elles sont victimes à la maison ne peut être séparé de l'exploitation, de l'isolement et de la perte qu'elles endurent dans tous les aspects de leur vie au Canada. Pour beaucoup de femmes, les liens sont directs, parce que les mauvais traitements dont elles sont victimes sont intégralement liés à l'exploitation par leur mari et par leur patron comme « main-d'oeuvre à bon marché », comme « machine à faire de l'argent ». Et pour toutes ces femmes, sans aucun doute, la honte et la peur qui les isolent et qui sont si caractéristiques de leurs expériences d'exploitation sont décuplées par leur isolement linguistique.

Donc, pour beaucoup de femmes, l'option d'abandonner leur mari ou d'appeler la police pour fuir la violence n'est pas du tout une option, car elle ne résoudrait pas les autres aspects de leurs souffrances... l'insécurité économique et leur sentiment d'isolement. En fait, partir empirerait leur situation, parce qu'elles auraient encore moins d'argent, elles perdraient tout ce qu'elles ont bâti avec tant de labeur, elles feraient honte à leur communauté et risqueraient de perdre leur place dans celle-ci.

**« Vos services m'enlèvent mes forces... »**

Beaucoup de femmes interviewées pour ce rapport ne pensent même pas à chercher de l'aide pour mettre fin à l'exploitation dont elles sont victimes, parce que l'aide qu'elles trouvent est d'habitude non seulement étrangère au point de vue linguistique et culturel, mais elle leur enlève encore les seules choses qui leur donnent de la force... Ainsi, par exemple, l'insistance de beaucoup de services disponibles sur la dépendance à court terme vis-à-vis du bien-être social, est perçue par les femmes comme une érosion de leur dignité qui les dépouille de leur sens d'auto-suffisance. Les approches de counselling qui ne mettent pas l'accent sur des approches pratiques sont perçues par beaucoup de femmes comme du verbiage sans substance, comme une intrusion personnelle déplacée de la part des gens de l'extérieur, et comme de la condescendance. Pour beaucoup de femmes violentées qui ne parlent ni l'anglais ni le français, leur tradition de foi est une source de courage et d'orientation dans leur vie. Des programmes ou services qui n'incorporent pas ou ne respectent même pas leur foi sont perçus comme étant négatifs et destructifs par beaucoup de femmes. Beaucoup de femmes interviewées trouvent que les services en place, qui mettent l'accent sur l'individualisme et qui sont basés sur la culture et les valeurs nord-américaines, ne valorisent ni ne reconnaissent leurs systèmes de cultures et de valeurs à elles. Dans le même ordre d'idées, beaucoup de femmes, même celles qui veulent que le mari soit puni pour son comportement abusif, ne comprennent pas qu'il puisse exister un modèle d'aide qui leur offre du soutien en tant qu'individus sans rien offrir par contre aux enfants ou au mari. À leurs yeux, tous les membres de la famille souffrent, et l'on doit donc apporter de l'aide à tous les membres de la famille.

En plus, les femmes qui ont pourtant essayé de trouver de l'aide ont constaté que les services disponibles ne les aidaient pas à trouver des solutions pratiques, d'autant plus qu'on les mettait sur des listes d'attente, que les prestataires de services étaient souvent insensibles à leurs besoins, qu'on les envoyait d'un service à l'autre, qu'elles devaient se contenter de traductions incorrectes, et que les travailleurs qu'elles rencontraient étaient souvent sans formation et ne passaient pas beaucoup de temps avec elles. Certaines femmes pensent que trop de ces services semblaient être basés sur des théories et non sur des réalités pratiques. En somme, les femmes disent qu'elles veulent moins de paroles et plus d'actions. Elles pensent que les services disponibles doivent les aider à prendre des décisions pratiques pour mettre fin à l'exploitation, sans leur enlever le soutien de la communauté et la sécurité financière.

**Apprendre par expérience :**

Les femmes interviewées parlent avec candeur de la pauvreté de beaucoup de « solutions » à l'exploitation, à l'isolement, à la différence au Canada. Elles parlent de la difficulté, voire de l'impossibilité de bâtir des communautés plus inclusives, moins violentes sur des principes qui accentuent l'individualisme, la différence et la compétition au détriment de ce que nous avons en commun et de ce que représente la spiritualité. Elles nous offrent à toutes et à tous une lucidité qui peut aider les communautés dans tout le Canada à aller au-delà des tentatives de mettre fin à la violence faite aux femmes, vers de nouvelles approches qui peuvent toucher toutes les femmes, y compris celles qui ne parlent aucune langue officielle du Canada.

Les femmes interviewées ont fait plusieurs suggestions, dont certaines sont soulignées ci-dessous.

- Réduire l'isolement en encourageant les discussions et les réunions en groupe, mais pas uniquement sur l'exploitation, car les femmes qui sont exploitées ont en commun avec d'autres femmes et hommes toutes sortes d'intérêts et d'inquiétudes.
- Offrir plus d'éducation et de sensibilisation par des moyens qui reflètent les valeurs de la



communauté et par des moyens qui présentent « toute l'histoire » et non seulement les crises.

- Faire participer les survivantes des mauvais traitements à la planification de programmes et services.
- Réunir sous un même toit tous les services spécifiques pour les femmes pour éviter d'envoyer tant de femmes d'un service à l'autre.
- Sensibiliser les services ordinaires, et surtout le système judiciaire aux différentes cultures, langues et traditions, et au racisme systémique.
- Mettre sur pied des haltes-accueils ethniques particuliers qui donnent des renseignements sur toute une gamme de problèmes et de questions sur la vie, et qui servent également de centres de rencontre où trouver du soutien et parfois de la sécurité, de la solitude et des conseils pratiques.
- Fournir des informations, de la formation et du soutien pour aider les femmes à travailler pour qu'elles puissent subvenir aux besoins des enfants sans avoir recours au bien-être social.
- Imposer des peines plus sévères aux hommes qui battent leur femme, surtout s'ils sont réputés être des récidivistes.
- Retirer les hommes violents du foyer, et non les femmes ni les enfants.
- Créer des programmes spéciaux pour aider tous ceux qui sont affectés par la violence, y compris les femmes, les enfants, les hommes, les membres de la famille étendue et toute la communauté en général.
- Assurer que les fournisseurs d'aide qui offrent ces services parlent la langue des gens de la communauté, connaissent leur culture et leur histoire et soient sensibles à leurs traditions.
- Enseigner aux enfants à l'école (y compris les écoles de langues du patrimoine et les classes d'ALS/de FLS) les conséquences de l'exploitation de la femme et que la violence faite aux femmes est un crime.
- Encourager les femmes des communautés linguistiques minoritaires qui ont vécu dans l'exploitation et les limitations linguistiques, et qui ont une connaissance profonde aussi bien de leur propre communauté linguistique/culturelle que de la société dominante, à démarrer des programmes et services pour leur communauté.
- Assurer de fournir des services d'approche et de suivi.
- Améliorer les services pour les femmes en général. Ne pas cibler seulement les femmes violentées.
- Fournir un service d'interprétation comme extension des services de plaidoyer en faveur des femmes qui soit sensible à la culture de la femme, qui respecte la confidentialité et qui soit exacte. Les interprètes doivent être formés à développer la confiance et à être bienveillants.



- Faire participer les leaders officiels ou officieux des communautés ethniques à titre de personnes clés pour fournir de l'aide aux femmes qui sont exploitées, si cela convient aux femmes.
- Fournir aux femmes des choix adéquats de logement.
- Assurer que les projets en cours et futurs de recherche sur la violence faite aux femmes et d'autres questions relatives aux femmes qui sont membres de communautés minoritaires linguistiques soient appropriés aux besoins des communautés concernées. Les chercheurs doivent faire directement participer les femmes de la communauté à toutes les étapes. Les recherches doivent surtout essayer de commencer et de terminer avec les expériences des femmes. Il faut en particulier qu'un suivi fasse partie intégrale de tout le concept de la recherche.

### **Et maintenant, pour réaliser ces idées...**

Les idées des femmes interviewées pour ce rapport soulignent le besoin de nouvelles façons de réagir à l'exploitation et à l'isolement linguistique, façons qui font l'éloge de nos forces au lieu de souligner nos souffrances, qui rehaussent nos points communs au lieu de condamner les femmes à l'isolement, qui consolident la communauté au lieu d'encourager la fragmentation.

Leur sagesse indique qu'il existe un besoin d'avoir de nouvelles approches à la prévention des mauvais traitements et aux réalités d'un pays aussi divers culturellement et linguistiquement que le Canada. Elles nous rappellent que les femmes qui sont exploitées par leur mari ne sont pas que des « femmes exploitées ». Elles nous apprennent que nous ne pouvons, en tant que société, trouver les moyens pour prévenir la violence que si nous élaborons des réponses à partir des récits multidimensionnels de la vie des femmes victimes des mauvais traitements de ceux de leurs enfants, de leur mari, de leur famille étendue et de leur communauté. Lorsque nous célébrerons autant ce que nous avons en commun que nos différences, nous pourrons toutes avoir des ailes.

## « COMME UN OISEAU SANS AILES... » :

### Éloge au courage et à l'endurance des femmes maltraitées qui ne parlent ni l'anglais ni le français

#### INTRODUCTION :

Ce rapport relate une histoire remarquable de force et de courage face au bouleversement de la perte, du désespoir, de la souffrance et de l'isolement. C'est l'histoire des femmes qui sont venues au Canada dans les trente dernières années et qui ont vécu inéluctablement dans des difficultés après avoir abandonné leur foyer pour aller vivre dans un pays nouveau. Ces femmes se sont retrouvées devant deux autres problèmes que beaucoup doivent encore affronter. Elles ont subi des mauvais traitements du point de vue physique, sexuel, émotif, verbal, spirituel et financier de la part de leur mari ou partenaire... certaines ont surmonté des mauvais traitements de la part de leurs beaux-parents, leurs enfants adolescents, d'autres membres de la famille ainsi que d'employeurs... et elles ont surmonté ces mauvais traitements sans savoir parler assez bien ni l'anglais ni le français pour pouvoir demander de l'aide dans l'une ou l'autre de ces deux langues officielles au Canada.

Ce rapport cherche à comprendre leurs sentiments de perte, de désespoir et de souffrance dans un monde où la femme n'est même pas capable d'exprimer une simple demande de secours. Les auteures de ce rapport retraceront les malentendus et le manque de respect dont sont victimes les femmes qui, ne sachant parler aucune des deux langues officielles, vivent dans l'isolement et la solitude. Nous essayerons de vous faire sentir leur désespoir causé par les mauvais traitements qu'elles endurent dans un pays où elles n'ont pas ou peu d'amis et de parents pour leur procurer un soutien émotif, un pays où elles ne comprennent pas la langue, où elles ne peuvent pas lire des brochures ou des articles de journaux qui pourraient leur servir à trouver de l'aide, où elles ne connaissent rien des services ou des programmes d'aide qui sont à leur portée. Nous décrivons leur désespoir de trouver de l'aide pour leur situation d'exploitation dans un pays dont elles ne comprennent souvent pas les moeurs, où différentes interprétations du langage gestuel risquent d'aboutir à des malentendus, au manque de respect et au conflit, et où les services disponibles ne répondent souvent pas à leurs besoins. Nous examinerons le combat qu'elles doivent mener en plus de surmonter ces mauvais traitements en venant à bout de pertes dévastatrices : perte de leur position dans la société en même temps que du respect dont elles jouissaient avant de venir au Canada; perte d'amis intimes et de membres de la famille; perte de leur poste de travail dans leur pays natal; perte de la reconnaissance de leurs acquis professionnels; parfois perte du respect de leurs enfants par le fait qu'elles ne parlent ni l'anglais ni le français, et une perte perpétuelle qui vient du sentiment de vivre comme des étrangères dans leur propre pays.

Mais nous allons aussi documenter le discernement, l'espoir et la force des femmes remarquables qui ont été interviewées pour cette étude, car de par les mauvais traitements, les frustrations, les charges de travail écrasantes, le sentiment de désorientation et l'imposition du silence pour ne pas savoir parler l'une des langues de la majorité, ces femmes se sont débrouillées de maintes façons ingénieuses pour survivre physiquement, effectivement et spirituellement. Elles apportent de nouvelles perspectives sur la réalité de l'exploitation et sur les services qui sont disponibles aux femmes violentées au Canada. Et elles apportent aussi des idées de changement. Elles nous offrent à toutes et à tous une vue claire et une sagesse qui peuvent aider les communautés partout au pays à aller au-delà des tentatives de mettre fin à la violence faite aux femmes, vers de nouvelles mesures qui peuvent rejoindre même ces femmes qui souffrent dans le silence profond parce qu'elles ne parlent pas la langue de leur entourage.

Tout le long du rapport, quand cela était possible, les auteures ont inséré des citations des femmes interviewées. Ces citations sont des interprétations vers l'anglais qui ont été fournies par des animatrices communautaires à partir des paroles originales des femmes. (Cette version est une traduction de l'anglais). L'équipe de recherche espère que ces paroles vont enfin briser le silence dans lequel ces femmes ont vécu pendant si longtemps.

## POURQUOI AVAIT-ON BESOIN DE CE RAPPORT?

Ces dernières années, les femmes des communautés d'immigrants, de réfugiés, d'autochtones et de minorités raciales ont attiré l'attention des femmes et hommes qui travaillent à la prévention de la violence contre les femmes sur la lacune, l'insuffisance et l'inadéquation de beaucoup de solutions et réactions qu'on accepte communément en matière d'exploitation des femmes. Ces femmes ont remis en question les mesures que la société dominante a prises face à l'exploitation des femmes, et elles ont ouvert plus de voies à suivre pour prévenir cette exploitation, voies qu'on est en train d'explorer partout au Canada.<sup>1</sup> En outre, beaucoup de documents ont été publiés sur les barrières linguistiques auxquelles les nouvelles immigrantes et réfugiées sont confrontées.

Il est toutefois rare de trouver dans les publications existantes des articles qui traitent en même temps des problèmes des mauvais traitements et ceux de l'isolement linguistique. Seuls quelques rapports examinent précisément le fardeau dévastateur supplémentaire que doivent porter les femmes maltraitées qui n'ont pas accès à la compréhension, l'adaptation et l'intégration culturelles que procure la connaissance de la langue.<sup>2</sup> D'ailleurs, la plupart des études que l'on trouve se concentrent sur des immigrantes et réfugiées **nouvellement arrivées** qui sont victimes des mauvais traitements et qui ne savent parler ni l'anglais ni le français. On néglige souvent les femmes déjà devenues des citoyennes canadiennes (ou qui sont au Canada depuis de nombreuses années et sont admissibles à la citoyenneté) qui sont exploitées et ne parlent ni l'anglais ni le français. Ces femmes deviennent invisibles - on n'entend plus parler d'elles dans la société dominante, et parfois on les oublie, même dans les communautés de leur propre langue.

Ces femmes deviennent souvent l'objet de stéréotypes et de mythes péjoratifs. On les écarte souvent silencieusement sous prétexte qu'elles ne méritent pas d'être aidées par des services ou programmes spéciaux si elles sont maltraitées, parce qu'elles « sont trop paresseuses pour apprendre à parler l'anglais ou le français », ou parce que « cela fait partie de leur culture d'accepter l'exploitation ». On les écarte parce qu'elles ne se sont pas encore intégrées dans la société dominante après un si long séjour au Canada.

---

<sup>1</sup> Par exemple, cf. Milagros Prats Paredes, *Setting the Precedent : Process as Change in Meeting the Needs of Immigrant and Refugee Women Surviving Abuse and Sexual Violence*, rapport préparé pour le projet « Education Sexual Assault » du Comité consultatif sur les femmes immigrantes et réfugiées, Toronto, avril 1992; cf. les chapitres écrits par et pour les femmes inuites et autochtones dans le rapport final du Comité canadien sur la violence faite aux femmes intitulé *Changing the Landscape : Ending Violence - Achieving Equality*, Ottawa, 1992; cf. Maria Shin, *Violence Against Immigrant and Visible Minority Women : Speaking with Our Voice, Organizing from Our Experience*, Organisation nationale des femmes immigrantes et des femmes appartenant à une minorité visible du Canada, février 1992; cf. Linda MacLeod and Maria Shin, *Isolated, Afraid and Forgotten : the Service Delivery Needs and Realities of Immigrant and Refugee Women who are Battered*, Santé nationale et Bien-être social Canada, 1992.

<sup>2</sup> Cf. par exemple Gentium Consulting (Alma Estable, Mechthild Meyer et Mary Teresa Devlin), *Structured Dependencies: The Situation of Fiancé(e) Visa Holders*, Ottawa (Ontario), avril 1990.

Les auteures de ce rapport essayeront de donner une illustration précise des obstacles que rencontrent ces femmes ainsi que des réalités de leur vie... une illustration qui reconnaît les différences au sein de ce large groupe de femmes, mais qui explore en même temps les similitudes de leurs expériences. Nous essayerons de vous communiquer le dédale inextricable de barrières que doivent franchir tant de femmes maltraitées qui ne parlent ni l'anglais ni le français. Ce rapport révélera que ces femmes sont isolées par la langue, par la culture, par l'exploitation, et par une société qui ne reconnaît pas leurs besoins et réalités particuliers.

Par la voix de ces femmes, les recherchistes qui ont entrepris cette étude espéraient partager la sagesse des expériences de ces femmes avec ceux et celles qui travaillent à la prévention de la violence et avec d'autres qui travaillent à la prestation du soutien aux femmes qui ne parlent ni l'anglais ni le français. L'équipe de recherchistes espérait acquérir de nouvelles idées sur la façon de concevoir des mesures de prévention contre la violence faite aux femmes, mesures qui soient sensibles, accessibles et utiles aux femmes qui n'utilisent pas les services et programmes en place. Et les recherchistes étaient particulièrement intéressées à savoir si les femmes venant de communautés linguistiques minoritaires très différentes ont des besoins et expériences analogues ainsi que des idées semblables sur le genre de mesures qu'elles trouveraient utiles et appropriées.

Au cours des conversations avec des femmes de quatre communautés linguistiques minoritaires différentes, les recherchistes de cette étude ont exploré certaines questions très fondamentales telles que :

- Quelles répercussions la violence a-t-elle eu sur la lutte qu'elles mènent quotidiennement pour vivre dans un pays qui est étranger et dans lequel elles se sentent isolées par la langue?
- Quelle sagesse et quelles idées peuvent partager avec nous les femmes isolées par la langue quant aux services qui existent?
- Nos tentatives d'aide sont-elles si aberrantes, si loin de leurs, réalités qu'elles ne font qu'augmenter l'isolement et la souffrance de ces femmes?
- Existe-t-il d'autres façons de concevoir une aide qui soit plus appropriée aux expériences de ces femmes?
- Comment ces femmes perçoivent-elles les mauvais traitements dont elles sont victimes?
- Leurs idées peuvent-elles aider à concevoir une nouvelle compréhension de la violence et de la prévention de la violence qui ne soit pas retenue par les suppositions actuelles relatives à la violence et aux réactions à la violence qui n'ont pas d'effets?

## **QU'INDIQUENT LES STATISTIQUES NATIONALES À PROPOS DES FEMMES QUI SONT ISOLÉES PAR LA LANGUE ET L'EXPLOITATION?**

Nous n'avons aucun relevé statistique détaillé sur les femmes maltraitées qui ne parlent pas couramment ni l'anglais ni le français, mais nous avons quelques statistiques sur les femmes qui ne parlent pas l'une des

deux langues officielles du Canada.<sup>3</sup>

Des statistiques nationales calculées à partir des données du recensement de 1991 révèlent que 191 175 immigrantes sont recensées comme ne sachant pas parler l'anglais ou le français, comparativement à 117 355 immigrants qui disent ne pas pouvoir parler l'une des deux langues officielles du Canada<sup>4</sup>. Les chiffres du recensement en question indiquent aussi que plus de la moitié de ces femmes (presque 58 %) sont âgées de plus de 55 ans<sup>5</sup>. Les données du recensement de 1986 montrent que beaucoup de ces femmes sont ici depuis des années. En fait, la majorité d'entre elles sont venues au Canada avant l'âge de 25 ans<sup>6</sup>.

Ces statistiques nationales suggèrent aussi que la vie au Canada n'est pas facile pour les femmes qui ne parlent ni l'anglais ni le français. La majorité de ces femmes ne se trouvent pas sur le marché du travail ou se retrouvent réunies dans des emplois mal rémunérés. « Près de 70 % des immigrantes qui ne parlent pas assez bien ni l'anglais ni le français pour soutenir une conversation sont casées dans [...] les travaux domestiques, les travaux à la pièce, les travaux d'assemblage et les travaux de conciergerie [...], comparativement à environ 28 % des [...] immigrantes qui savent converser en anglais ou en français<sup>7</sup>. » Leur niveau de revenu est en conséquence bas. En 1986, 89,3 % des femmes de plus de 15 ans qui n'étaient capables de parler ni l'anglais ni le français avaient des revenus de moins de 15 000 \$, comparativement à 67,5 % des femmes qui étaient capables de parler une des langues officielles<sup>8</sup>. Ces chiffres deviennent particulièrement significatifs lorsqu'on se rend compte que 42 % des femmes qui ne peuvent parler ni l'anglais ni le français sont au Canada depuis au moins quinze ans<sup>9</sup>. Les groupes de revendication de la formation linguistique provenant de communautés d'immigrants attribuent une grande partie de ces problèmes au manque d'opportunités de formation adéquates, disponibles et accessibles aux femmes auparavant et à l'heure actuelle. Plus tard dans ce rapport, nous décrirons ce que les femmes que nous avons

---

<sup>3</sup> Il est à remarquer que les renseignements compilés pour établir ces statistiques proviennent principalement des réponses à la question suivante posée au recensement : « Cette personne connaît-elle assez bien l'anglais ou le français pour soutenir une conversation; anglais seulement; français seulement; anglais et français; ni anglais ni français? ». Comme les personnes qui répondent à ce genre de question préfèrent avoir une apparence présentable, il est possible que les chiffres donnés plus loin ne soient qu'une sous-estimation du nombre réel de femmes qui ne parlent pas assez bien ni l'anglais ni le français pour être capable de fonctionner à part entière dans une société canadienne. En plus, les statistiques ne nous donnent aucune indication quant au nombre de personnes qui sont peut-être en mesure de soutenir une conversation en anglais ou en français, sans savoir pour autant lire ou écrire dans cette langue.

<sup>4</sup> Cf. Brian Harrison, « Non parlo né inglese, né francese », Statistique Canada, Recensement du Canada, *Chroniques du recensement 1991*, numéro 5, septembre 1993, p. 3.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>6</sup> Ravi Pendakur et Michel Ledoux, *Immigrants Unable to Speak English or French: A Graphic Overview*, Politique et recherche, Secteur du multiculturalisme, février 1991, p. 28.

<sup>7</sup> Community Legal Education Ontario, *Let Me Tell You: Language Rights for Immigrant Women*, Toronto (Ontario), 1988, p. 7.

<sup>8</sup> Ravi Pendakur et Michel Ledoux, *op. cit.*, p. 85.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 80.

interviewées disent au sujet des problèmes de langue.

Sans aisance ni en anglais ni en français, les femmes trouvent qu'il est presque impossible ou bien trop tard de monter aux postes qui sont plus rémunérés et qui donnent plus de satisfaction. Tous ces facteurs ont aussi des implications dans la lutte de la femme pour survivre dans une relation d'exploitation, y compris sa décision d'abandonner un mari abusif.

## **TROUVER LES FEMMES QUI SONT LA CIBLE DE CETTE RECHERCHE :**

Une tentative a été consciemment faite pour trouver des femmes qui sont ou ont été maltraitées, qui ne sont pas des immigrantes ou des réfugiées nouvellement arrivées et qui n'ont pas été susceptibles d'utiliser les services et programmes mis en place par la société dominante ou les services dans leur propre communauté linguistique qui les aideraient à prévenir l'exploitation, à s'en sortir ou à en guérir.

Cette décision est fondée sur le désir d'en savoir plus sur la raison pour laquelle tant de femmes qui sont au Canada depuis tant d'années n'ont pas appris l'anglais ou le français. Dans certains cas, y a-t-il un lien entre l'isolement linguistique et l'exploitation? Cette décision est aussi fondée sur un intérêt réel de savoir s'il existe même des services accessibles aux femmes exploitées qui ne sont pas des immigrantes ou des réfugiées récentes et qui ne parlent ni l'anglais ni le français. Les connaissances tirées des propres expériences des recherchistes dont est composée l'équipe du projet suggèrent que les services à l'intention des femmes qui ne parlent ni l'anglais ni le français visent souvent les femmes qui sont récemment arrivées au Canada. Ainsi, les femmes qui sont venues au Canada il y a très longtemps risquent de ne pas être la cible des programmes de soutien et d'approche. À quoi peuvent-elles donc s'attendre?

Enfin, les recherchistes espéraient que les entrevues avec les femmes qui ne sont pas susceptibles d'utiliser les services en place leur donneraient de nouvelles idées pour les tentatives actuelles d'aider les femmes victimes de mauvais traitements et la façon d'en écarter les problèmes et obstacles.

## **MÉTHODOLOGIE :**

### **Méthodologie de l'approche communautaire :**

La voix des femmes qui sont exploitées et isolées par la langue et la culture forme la base de ce rapport. Mais leurs paroles et leurs idées sont beaucoup plus que des données au sens traditionnel. Les recherchistes de ce rapport ont essayé d'inclure des femmes qui ont partagé leurs idées à propos de ce projet dans un processus de changement... un processus qui, idéalement, pourrait réduire leur isolement et fournir le soutien, l'aide ou les options pour prévenir l'exploitation dont elles et d'autres femmes de leur communautés sont victimes.

Aussi, les recherchistes étaient-elles intéressées aussi bien à déterminer les problèmes et inquiétudes des femmes des communautés choisies qu'au processus même de ce projet de recherche. En d'autres mots, en faisant la conception de la méthode de recherche, les recherchistes se sont demandées : Comment la méthodologie en soi peut-elle faire partie du processus de développement de la conscience communautaire, des services d'approche et de changement communautaire<sup>10</sup>? Plusieurs projets de recherche à base

---

<sup>10</sup> Cf. Orlando Fals-Borda et Mohammad Anisur Rahman, éd., *Action and Knowledge: Breaking tire monopoly with participatory action-research* (1991) et Patricia Maguire, *Doing Participatory Research: A feminist approach* (1987) pour des détails sur la théorie et les techniques de la recherche



communautaire ont essayé dans le passé d'appliquer différentes versions de cette approche<sup>11</sup>.

Dans ce projet, les recherchistes étaient intéressées à faire de la méthode de recherche une partie intégrante des conclusions de ce rapport. Aussi, le partage des idées par l'intermédiaire de ce projet sur la façon d'approcher et d'impliquer les femmes qui généralement ne participent pas à des projets de recherche, ainsi que le partage des idées sur la façon de faciliter le processus de développement de la conscience communautaire est-il devenu une partie intégrante de nos conclusions. Ces idées ont aussi formé la base de certaines des recommandations dans les dernières sections de ce rapport.

Par ce double processus d'approche et de développement d'une méthode uniforme, l'équipe de recherchistes devait relever le défi de respecter le caractère unique des différentes communautés, mais aussi de dévoiler les similitudes des approches requises, ce qui a entraîné cependant de nombreuses difficultés supplémentaires. Les sous-sections suivantes décrivent nos tentatives de faire face à ces défis.

### **Faire participer les femmes isolées :**

Dans un processus participatif d'approche communautaire idéal, les femmes qui sont isolées par la langue et l'exploitation auraient été des participantes à part entière dans toutes les étapes de la recherche, c'est-à-dire en déterminaient leurs besoins de recherche spécifiques, formulant le but et les objectifs du projet, choisissant l'équipe de recherche, prenant des décisions sur les questions à explorer, répondant aux questions, organisant les résultats, rédigeant le rapport et faisant le suivi des conclusions. Mais ce projet s'éloignait de l'idéal par le fait que le besoin premier à la base de ce projet avait été déterminé par l'organisme finançant ce projet et par les coordonnatrices, et ce n'est que par la suite que ces dernières ont approché les communautés respectives<sup>12</sup>.

Il y avait en plus d'autres difficultés dans la mise en oeuvre d'une approche participative « pure ». Premièrement, les femmes dans les quatre communautés étudiées parlaient différentes langues. Deuxièmement, quelques-unes de ces femmes hésitaient à participer à cause de leurs inquiétudes à propos de la confidentialité, la sécurité et la confiance. Il était donc difficile de faire participer ces femmes à la première partie du projet. Cela a pris du temps d'élaborer des approches particulières, sensibles et à base communautaire pour écarter ces sentiments de peur. Troisièmement, il n'y avait pas assez de fonds et de temps pour développer le genre de confiance et de participation requises pour travailler dans toutes les communautés pendant tout le processus. Il en résulte que les coordonnatrices du projet ont décidé de faire

---

participative et la recherche sur l'action participative. Les principes à la base de notre méthodologie sont semblables à ceux qui sont exprimés dans ces ouvrages. Notre méthode, cependant, est une application restreinte des méthodes décrites dans ces livres.

<sup>11</sup> Cf. Milagros Prats Paredes, *op. cit.* Ce projet d'envergure provinciale était la tentative la plus concrète jusqu'à date pour faire participer de façon active les communautés d'immigrants au processus de changement en se servant de la recherche comme « instrument de changements. Le rapport documente en détail les problèmes et dilemmes théoriques et pratiques de l'application de la méthode de recherche participative pour traiter avec ces communautés l'exploitation de la femme et la violence sexuelle.

<sup>12</sup> Les coordonnatrices recherchistes, Linda MacLeod et Maria Shin, ont été d'ailleurs très actives dans le champ de l'exploitation dont sont victimes les femmes et elles ont une expérience collective dans le travail de première ligne, de revendication, d'éducation et de recherche communautaire sur ce sujet auprès des communautés d'immigrants.

participer en tant qu'animatrices quelques femmes des communautés choisies, pour essayer de rejoindre les autres femmes de ces communautés par l'intermédiaire de celles-ci.

Les animatrices communautaires étaient entièrement impliquées dans le processus participatif et elles faisaient participer d'autres femmes de leur communauté respective par des discussions informelles et des dialogues. En outre, ces animatrices communautaires ont pris la décision de prendre les résultats du rapport final pour les adapter aux besoins et réalités particuliers de leur communauté respective en produisant des brochures communautaires qui résument quelques-uns des résultats de ce projet de recherche.

### **Choisir les communautés :**

L'on s'est servi des statistiques nationales disponibles sur les femmes qui ne parlent ni l'anglais ni le français pour relever les communautés au Canada où vivent le plus grand nombre de femmes qui ne parlent ni l'anglais ni le français. Les coordonnatrices du projet ont appris par le recensement de 1986 que deux tiers de tous les immigrants qui ne sont capables de parler ni l'anglais ni le français habitent à Montréal, Toronto ou Vancouver<sup>13</sup>, et qu'environ 60 % de tous les immigrants qui ne parlent ni l'anglais ni le français parlent chinois, italien, portugais ou panjabi<sup>14</sup>.

À partir de ces chiffres, l'on a pris la décision de choisir Toronto, Montréal et Vancouver comme trois des quatre lieux de recherche, et de trouver dans ces villes des communautés dont les membres parlent chinois, italien, portugais ou panjabi. Après avoir pris contact avec plusieurs groupes communautaires dans ces villes, et parlé avec beaucoup d'animatrices communautaires potentielles, l'on a pris la décision de prendre une communauté italienne à Toronto, une communauté de langue chinoise à Montréal et une communauté indo-canadienne<sup>15</sup> à Vancouver. Une communauté de langue polonaise a été choisie à Ottawa comme quatrième lieu pour donner plus de diversité et d'ampleur à l'échantillon avec des femmes provenant d'un pays est-européen, dont plusieurs sont des immigrantes plus récentes que les femmes des communautés italienne, chinoise ou indo-canadienne.

### **Choisir les animatrices communautaires :**

Les animatrices communautaires ont été trouvées à l'aide des personnes-ressources de ces communautés qui avaient été interviewées à l'étape de concrétisation de ce projet. Plusieurs de ces personnes-ressources ont été contactées par l'entremise d'organismes de services aux immigrants ou minorités ethniques des communautés italienne, indo-canadienne et chinoise. La personne-ressource de la communauté polonaise est connue des coordonnatrices du projet. Elle est une travailleuse sociale qui a de l'expérience de travail auprès des immigrantes victimes de mauvais traitements ainsi que des connaissances d'une gamme de services pour les immigrants. La personne-ressource de la communauté italienne est une femme qui participe depuis très longtemps au plus grand programme de service aux immigrants dans sa communauté et elle se fait depuis des années la défenseuse et le chef de file de sa communauté. La personne-ressource de la communauté

---

<sup>13</sup> Brian Harrison, *op. cit.*, p. 2.

<sup>14</sup> Brian Harrison, *op. cit.*, p. 3.

<sup>15</sup> Le terme « indo-canadien » s'emploie dans ce rapport pour décrire la communauté à Vancouver dont l'origine ethnique est l'Asie du Sud (y compris l'Inde). Des termes comme « Sud-Asiatique » et « Indo-canadien oriental » s'emploient aussi pour décrire cette communauté. Le terme « indo-canadien » est d'usage commun dans la région métropolitaine de Vancouver.

chinoise a fondé le programme des femmes dans l'immense organisme, au service de sa communauté où elle a travaillé à ce programme pendant des années, et elle est très connue dans sa communauté. Quant aux personnes-ressources de la communauté indo-canadienne, ces sont des femmes qui ont de l'expérience dans le travail de première ligne auprès de femmes maltraitées et dans la coordination de programmes des organismes au service des minorités ethniques.

Les animatrices communautaires jouissaient de diverses positions au sein de leur communauté respective. Cette diversité leur a accordé une variété d'avantages dans la façon d'approcher et de faire participer les femmes dans leur communauté. Trois des animatrices communautaires étaient des militantes/travailleuses communautaires de longue date et deux étaient des leaders reconnues dans leur communauté et elles ont participé à des luttes plus importantes pour les femmes immigrantes au niveau national. Toutes les animatrices communautaires avaient de l'expérience de travail spécifiquement auprès de femmes dans des situations de violence ainsi qu'auprès de femmes immigrantes et de minorités ethniques/raciales en général.

L'animatrice communautaire a été choisie d'après les critères suivants

- a) elle est respectée dans sa communauté et on lui fait confiance;
- b) elle a des connaissances sur l'exploitation des femmes et de l'expérience de travail auprès de femmes victimes de mauvais traitements;
- c) elle a une flexibilité personnelle et une ouverture d'esprit qui la rend attentive aux idées et suggestions faites par les femmes qui ont été interviewées, même si ces idées n'appuient pas le genre d'intervention que l'intervieweuse juge optimale;
- d) elle parle couramment la langue de la communauté et elle est familière avec le contexte (économique, culturel, politique, historique, religieux, etc.) de cette communauté;
- e) elle est perçue par les femmes que nous voulions interviewer comme faisant partie intégrante de cette communauté;
- f) elle a le potentiel de continuer comme animatrice dans la communauté même après que le projet est terminé afin d'aider à apporter les changements nécessaires au niveau communautaire local, changements qui auront été identifiés au cours de ce projet.

### **Dans quelle mesure l'approche de l'équipe du projet a donné une forme au projet :**

Les animatrices communautaires et les coordonnatrices du projet se sont réunies pour orienter le cours du projet de recherche. En respectant le principe de la recherche participation-action, il y a eu plusieurs niveaux d'interaction, de discussion et de réflexion au cours des étapes de conception, de mise en oeuvre et d'interprétation de la recherche entre les animatrices communautaires et les coordonnatrices du projet.

Au cours du processus participatif interactif, ont été soulevées plusieurs questions méthodologiques dont pourraient profiter d'autres initiatives communautaires à l'avenir dans ce domaine.

### ***Ce que le projet ferait pour les communautés***

Les animatrices communautaires ont relevé plusieurs attentes pour ce genre de projet. Les deux points

suivants donnent l'essence des attentes que les animatrices espéraient voir se concrétiser :

- le projet aurait un impact sur la prise de décision politique et cet impact à son tour répercuterait sur l'administration des services et programmes;
  - le projet fournirait des données pertinentes à la planification.
- En plus, elles espéraient aussi que le projet
- aiderait à partager les données sur ce qui existe déjà pour éviter le problème chronique de réinventer la roue;
  - Soulignerait les points communs entre les communautés, ce qui faciliterait le partage des données et des méthodes;
  - expliquerait pourquoi les femmes ne peuvent pas utiliser les services en place.

L'on a aussi soulevé des appréhensions que l'accent mis par le rapport sur les points communs partagés entre les communautés très différentes et uniques serait passé inaperçu et que le rapport en fait servirait à encourager des politiques de division, qui fragmentent les groupes en Européens contre minorités visibles et qui opposent les communautés les unes contre les autres. Une autre appréhension connexe soulevée était que le projet et toute action de suivi qui en résulterait souffriraient des stéréotypes concernant les communautés traitées dans ce, projet. Les animatrices communautaires ont mentionné d'une part que les organismes qui financent les projets et font les politiques croyaient très souvent que certaines communautés n'ont pas besoin de financement, et d'autre part que ces suppositions de leur part n'avaient pas de fondement.

Par exemple, l'animatrice pour la communauté italienne a constaté qu'on représente souvent la communauté italienne comme n'ayant pas de problèmes car les Italiens sont des blancs et on les perçoit comme étant aisés économiquement. À l'animatrice de la communauté chinoise d'ajouter qu'on perçoit sa communauté comme étant prospère, éduquée et par conséquent comme n'ayant pas besoin de soutien pour le financement ou de programmes supplémentaires. Cette attitude stéréotypée a suscité d'autres inquiétudes en ce qui concerne le fait que le projet risque de créer de faux espoirs pour les femmes qui y participent et qui penseraient que les initiatives qu'elles proposent seraient financées.

### **Le processus d'entrevue :**

Au cours de toute la durée du projet, tous les membres de l'équipe ont souligné que la recherche participative doit respecter les besoins de la femme interviewée en ce qui concerne son inquiétude à propos de la confidentialité, la sécurité et la confiance. Les animatrices communautaires et les coordonnatrices en sont venues à de nombreuses ententes sur la façon de diriger les entrevues avec les femmes de la communauté en question afin de répondre sensiblement et efficacement à leurs inquiétudes.

#### ***Confidentialité :***

- Pour assurer la confidentialité, l'on a promis à la femme de ne pas faire apparaître son nom sur le formulaire de l'entrevue qui serait rempli, ni le nom des membres de sa famille.
- Tout effort possible a été déployé pour établir la confiance en l'intégrité de l'intervieweuse.
- Pendant les premiers appels téléphoniques à la femme, l'on prenait très soin de s'assurer

qu'elle n'était pas compromise par des oreilles indiscrètes soit chez elle soit à son lieu de travail, en lui demandant si elle était seule et si on pouvait l'écouter.

### *Établir la confiance*

Non seulement l'intervieweurs doit-elle gagner la confiance de la femme au début, mais encore le manque de contact à long terme ou de suivi avec celle-ci représente-t-il un vrai problème de confiance et de soutien. Les animatrices ont donc convenu que :

- l'intervieweurs donnerait à la femme un numéro de téléphone pour la rejoindre. Il a aussi été convenu que l'intervieweurs donnerait à la femme le numéro de son bureau ou bien le numéro d'un organisme quelconque où elle pourrait communiquer avec elle, mais pas le numéro d'un organisme connu pour des services aux femmes maltraitées si celui-ci était le lieu de travail ou à l'intervieweurs. De cette façon, la femme pourrait téléphoner au lieu de travail ou à l'organisme en question pour vérifier que l'intervieweurs était bien celle qu'elle prétendait être. La femme pourrait aussi rejoindre l'intervieweurs pour continuer la discussion, ou pour demander du soutien ou de l'aide. Et, comme la femme n'aurait pas un numéro qui pourrait avoir un lien avec la prévention de la violence, elle n'aurait pas à expliquer à son mari pourquoi elle avait affaire avec cet organisme, si jamais il trouvait la carte de visite. Cette décision a été prise pour sauvegarder la sécurité de la femme en cas de réaction éventuelle de la part de l'auteur des mauvais traitements.
- L'équipe du projet a aussi convenu qu'il fallait trouver dans chaque communauté une travailleurs sociale qui serait disponible après les entrevues pour fournir à la femme, au besoin, du soutien et/ou des ressources.

### *Sécurité :*

Le manque de suivi et/ou de contact continu avec la femme, surtout isolée par la langue, la culture et l'exploitation, représente aussi un problème réel de sécurité. D'ailleurs, le lieu de l'entrevue est critique à sa sécurité et son confort. Pour une femme qui est présentement dans une situation d'exploitation, son foyer n'est pas un lieu sûr. L'auteur des mauvais traitements risque de rentrer, ou les voisins peuvent lui raconter qu'il y avait une étrangère dans la maison, etc. Ceci doit être contrebalancé soigneusement par un autre endroit accessible à la femme, étant donné que beaucoup de femmes maltraitées sont isolées et n'ont pas la liberté d'aller et venir sans avoir à donner des explications. Les animatrices ont donc décidé que :

- Dans la mesure du possible, l'entrevue devait avoir lieu ailleurs que chez la femme. L'intervieweuse devait discuter des précautions pour fixer l'entrevue sans trop alarmer la femme.
- La garde d'enfants devait être offerte dans une salle près de celle de l'entrevue et les frais de transport devaient être remboursés s'il le fallait.

### **Extension des services à la femme / Rompre le silence :**

Le premier défi pour les animatrices communautaires était de trouver des femmes dans leur communauté respective qui étaient ou qui avaient été victimes de mauvais traitements et qui n'étaient pas allées chercher de l'aide auprès des services en place ou des professionnels. Les animatrices ont commencé à relever ce défi en communiquant avec les médecins de famille, les avocats du droit de la famille, les travailleurs sociaux, et les femmes dans la communauté même pour chercher à savoir si ces personnes pourraient les aider à entrer en contact avec des femmes isolées qui ne parlaient ni l'anglais ni le français et qui à la connaissance ou

d'après les soupçons des personnes-ressources auraient été maltraitées. Les animatrices ont tout de suite découvert qu'il n'était pas si facile de rejoindre ces femmes.

Dans la communauté italienne, la plupart des femmes, même celles qui sont allées chercher de l'aide, vivent encore avec leur mari, même si en principe elles sont séparées. Ces femmes avaient donc peur de parler et elles étaient très difficiles à interviewer. Pendant tout le processus de recherche pour trouver des femmes à interviewer, sept des femmes qui ont accepté au début d'être interviewées ont changé d'avis par la suite. La plupart de ces femmes étaient des femmes d'un âge avancé qui étaient maltraitées depuis des années et elles étaient pessimistes et résignées au fait que le système ne les aiderait pas.

Dans la communauté chinoise, l'animatrice a essayé d'entrer en contact avec des femmes isolées par l'intermédiaire de femmes de la communauté, d'amis ainsi que de professionnels. Environ la moitié des femmes auxquelles elle s'est adressée ont refusé de participer. Elles avaient beaucoup d'appréhension, de soupçons et de peur. Quelques-unes ont aussi refusé en raison de la longueur de l'entrevue et du sujet des mauvais traitements.

Dans la communauté polonaise, les personnes-ressources principales étaient : des personnes travaillant dans des petites entreprises, des professionnels tels que médecins et dentistes qui étaient familiers avec la communauté par la nature de leur travail, un homme maltraité par sa femme et qui connaissait d'autres femmes qui étaient maltraitées par leur mari, et des médecins polonais. Il était particulièrement difficile de rejoindre les femmes d'un certain âge dans cette communauté, tout comme dans les autres, à cause du tabou entourant ce sujet. Nous n'étions malheureusement pas en mesure de continuer à essayer de leur parler parce qu'il fallait respecter le délai imposé à ce projet. Il était clair que nous aurions eu besoin de beaucoup plus de temps pour développer des relations et établir la confiance avant que ces femmes aient bien voulu parler de ce qu'elles avaient vécu.

Dans la plupart des cas, nous avons trouvé les femmes qui ont été effectivement interviewées par l'entremise d'organismes communautaires ethniques, d'autres femmes qui se trouvaient dans des situations d'exploitation, ainsi que d'entrepreneurs ethniques. Les références variaient pourtant selon les communautés. Dans les communautés indo-canadienne et chinoise, ce sont d'autres femmes exploitées qui nous ont mises en rapport avec la majorité des femmes interviewées. Dans la communauté italienne, il s'agissait d'un organisme communautaire ethnique, alors que dans la communauté polonaise, qui ne dispose pas d'organismes de services sociaux ethniques, ce sont des organismes communautaires, des écoles et des entrepreneurs ethniques qui nous ont adressées à bon nombre de femmes interviewées.

### **Choisir les lieux de l'entrevue :**

Les lieux de l'entrevue ont été choisis pour s'adapter autant que possible aux besoins et aux inquiétudes des femmes, dont les intérêts de sécurité, de commodité et d'accessibilité. Dans la plupart des cas, les entrevues ont été menées dans les bureaux de l'animatrice communautaire, dans les organismes communautaires ou dans des résidences. Mais le choix du lieu de l'entrevue le plus approprié dépendait toujours de la communauté. Pour la communauté italienne, la plupart des entrevues ont été faites en dehors de la résidence, tandis que pour les femmes polonaises, dont la plupart étaient séparées ou divorcées, la plupart des entrevues se faisaient chez elles. Il y a eu aussi des entrevues menées dans des centres d'achat locaux et des cafés ainsi que chez des amies de ces femmes. Dans quelques cas, les femmes ne parlaient pas aux animatrices à moins d'être accompagnées par leurs amies.

### **Concevoir les questions et le guide de discussion :**

Les entrevues avec les femmes comprenaient des discussions sur plusieurs sujets dont les changements dans les circonstances de la vie de la femme, les renseignements sur ses expériences d'immigration, la langue, les problèmes de communication, la conscience et l'expérience de la femme concernant les mauvais traitements, son niveau d'isolement et son réseau de soutien, ses responsabilités envers enfants et adultes vivant avec elle ou étant ses dépendants, tout renseignement qu'elle avait sur l'exploitation dont sont victimes les femmes, ses besoins en services communautaires, ses idées au sujet des services et programmes qui répondraient à ses besoins et ses espoirs et craintes<sup>16</sup>.

Comme le centre d'intérêt de cette recherche était l'isolement linguistique et les expériences d'exploitation, l'équipe du projet pensait qu'il était essentiel de rassembler des données qui aideraient à définir le contexte dans lequel les femmes interviewées éprouvent leur isolement linguistique et leurs expériences d'être maltraitées. En particulier, l'équipe du projet s'intéressait aux sentiments de perte, aux responsabilités et obstacles qui rendraient l'isolement de la femme plus pénible. Par conséquent, une vaste gamme de questions a été posée aux femmes interviewées. Cette décision était basée sur des études précédentes concernant les immigrantes vivant dans des situations d'exploitation qui font ressortir les liens profonds entre les mauvais traitements, l'expérience d'être venues au Canada, la frustration de ne pas être comprises à cause des obstacles linguistiques, la solitude et le manque de soutien dont souffrent beaucoup de femmes parce qu'elles n'ont pas de famille ou d'amis qui vivent près d'elles, et la colère, le stress ou la résignation souvent causés par des problèmes économiques et des difficultés de travail. Ces expériences sont souvent exacerbées par des sentiments de désespoir profond lorsque ces femmes se rendent compte qu'il n'y a pas d'aide disponible pour les mauvais traitements dont elles souffrent, de l'aide qui soit compatible autant avec leurs valeurs qu'avec les habitudes et restrictions de leur vie quotidienne.

### **Interprétation des données quantitatives contenues dans ce rapport :**

Comme nous l'avons déjà indiqué, il n'était pas possible de trouver ces femmes par des méthodes d'échantillonnage traditionnel en raison des nombreuses difficultés méthodologiques décrites dans la section précédente de ce rapport. Le nombre de femmes interviewées s'élevait à 64 au total, soit 14 de la communauté italienne, 15 de la communauté chinoise, 14 de la communauté polonaise et 21 de la communauté indo-canadienne. Étant donné le nombre restreint de femmes interviewées et la méthode d'échantillonnage non traditionnelle, l'on ne préconise pas la fiabilité ou la validité statistique d'aucun des chiffres cités. Toutes statistiques comprises ici ne servent en fait que d'indicateurs pour aider le lecteur à comprendre comment les auteures sont arrivées à certains points et conclusions dans ce rapport. La richesse de cet exposé vient de la qualité des idées des femmes interviewées ainsi que des renseignements contextuels fournis par les animatrices communautaires.

Le lecteur est prié d'interpréter les statistiques selon leur objet, soit celui de servir de signes de partage d'expériences, de sentiments ou d'opinions plutôt que de chiffres qui peuvent être extrapolés vers une population plus grande.

---

<sup>16</sup> Vous pouvez vous procurer une copie du guide de discussion en écrivant à Linda MacLeod, 150, rue Carleton, Ottawa (Ontario) K1M 0G7.



## QUI SONT LES FEMMES INTERVIEWÉES POUR CETTE ÉTUDE?

### Coup d'oeil :

Il existe des différences considérables entre ces femmes selon la communauté d'où elles viennent. Les femmes d'Italie, par exemple, ont tendance à être les plus âgées, celles de Pologne les plus jeunes. Les polonaises sont plus susceptibles d'être séparées ou divorcées que les autres. La fréquentation de l'église/du temple fait moins partie de la vie des femmes qui parlent le chinois, alors que la fréquentation du temple fait partie intégrante de la vie des Indo-canadiennes que nous avons interviewées. Les sections qui suivent donnent une image plus détaillée des femmes qui ont partagé leurs idées avec les animatrices communautaires.

#### a) *Parmi les femmes interviewées, y en a-t-il qui parlent l'anglais ou le français?*

La capacité de parler soit l'anglais soit le français varie avec la communauté, comme la plupart des caractéristiques décrites plus loin. Trente-trois des femmes interviewées disent ne parler ni l'anglais ni le français. Presque toutes les autres femmes parlent un peu l'anglais, mais parler l'anglais ou le français ne fait pas partie de leur réalité quotidienne. Nous avons constaté que presque aucune de ces femmes n'emploie ni l'anglais ni le français chez elle.

Les femmes de la communauté italienne parlent le moins couramment l'anglais ou le français. Seules trois des quatorze disent pouvoir parler un anglais rudimentaire. Les autres onze Italiennes disent ne parler ni l'anglais ni le français. Onze des quinze femmes interviewées dans la communauté chinoise à Montréal parlent maintenant l'anglais, mais seulement trois parlent un peu de français, la langue officielle du Québec. Treize des Indo-canadiennes parlent au moins un peu d'anglais. Les huit autres ne parlent pas du tout l'anglais. Aucune de ces femmes ne parle le français. Encore une fois, la communauté polonaise est un peu atypique. Sept des quatorze femmes interviewées dans cette communauté parlent un peu d'anglais. Les sept autres parlent l'anglais soit fonctionnellement soit couramment. Quatre de ces femmes parlent aussi un peu de français, six parlent un peu de russe et trois ont appris quelques mots ou quelques phrases dans d'autres langues<sup>17</sup>.

#### b) *Y a-t-il des difficultés particulières pour les femmes qui vivent au Québec?*

Les femmes qui parlent le chinois trouvent que sans le français à Montréal elles ne peuvent pas faire partie intégrante de la communauté dominante, mais il est très difficile d'apprendre à parler deux nouvelles langues. Les femmes au Québec parlent d'avoir connu la révolution tranquille au Québec. La plupart des femmes de langue chinoise qui se sont installées au Québec et qui ont appris une deuxième langue ont appris l'anglais. Aujourd'hui, l'on s'attend énormément à ce qu'elles apprennent et parlent le français. Elles insistent cependant sur le fait que, comme la langue chinoise est si différente et de l'anglais et du français, c'est un vrai défi d'apprendre soit l'une soit l'autre. Apprendre deux langues nouvelles, représente un obstacle insurmontable à la plupart des femmes. Une des femmes s'inquiétait même au sujet de la situation politique au Québec et ainsi que de l'insécurité de

---

<sup>17</sup>

Les femmes qui parlent le russe ont reçu leur formation scolaire en Pologne à l'époque où les cours de russe étaient obligatoires. Les trois femmes qui parlent un peu d'autres langues sont restées dans des camps de réfugiés en Grèce, en Italie et en Allemagne avant de venir au Canada. Elles ont donc appris un peu de ces langues dans ces pays mêmes.

son propre avenir. Une femme d'une autre communauté qui a récemment déménagé au Québec pour fuir son mari trouve qu'elle doit recommencer à zéro puisqu'elle ne peut même pas se servir du peu d'anglais qu'elle avait appris auparavant.

**c) *Toutes les femmes ont-elles été victimes de mauvais traitements?***

La majorité des femmes, soit 44 sur 64, disent avoir été maltraitées par leur mari. En plus, une autre, dit avoir été maltraitée par son frère, deux autres par leurs enfants adolescents', six par leurs beaux-parents, deux par des tantes ou d'autres parents, deux par leur supérieur et trois par une autre personne non spécifiée. L'exploitation par d'autres parents est mentionnée le plus souvent par les femmes de la communauté indo-canadienne.

Certaines de ces femmes ne révèlent pas volontiers qu'elles ont été maltraitées. Même parmi celles qui racontent aux intervieweuses qu'elles ont été exploitées, très peu veulent donner des détails sur les mauvais traitements qu'elles ont vécus.

Étant donné la difficulté de trouver des femmes qui n'ayant pas eu recours aux services pour femmes victimes de mauvais traitements ADMETTENT quand même qu'elles ont été maltraitées, les recherchistes ont décidé d'étendre les sources d'information. Nous avons décidé d'inclure les femmes qui n'ont peut-être pas été maltraitées elles-mêmes ou qui ne se sentent pas confortables de raconter à une intervieweuses qu'elles ont été victimes de mauvais traitements, mais qui connaissent des personnes dans ces situations ou qui sont familières avec les expériences de cette amie ou parente. Dans certains cas, les femmes qui se présentent comme porte-parole d'une amie qui a été victime de mauvais traitements, ont elles-mêmes été victimes de mauvais traitements. En n'insistant pas toutefois que ces femmes dévoilent leurs propres expériences, on leur donne ainsi le choix de rester discrètes si elles le veulent.

Les femmes dans une communauté hésitaient particulièrement à parler de leurs expériences de mauvais traitements. Dans cette communauté, seules trois femmes se sont identifiées comme étant victimes de mauvais traitements, comparativement à pratiquement toutes les femmes qui étaient ou qui avaient été dans une situation de mariage dans les trois autres communautés.

**d) *Les mauvais traitements ont-ils commencé quand elles sont arrivées au Canada?***

Pour 28 sur les 44 femmes qui se disent victimes d'exploitation, les mauvais traitements ont commencé au Canada. La majorité des femmes qui ont été maltraitées avant leur arrivée au Canada disent que les mauvais traitements ont empiré au Canada. Pour certaines, les mauvais traitements sont devenus plus brutaux physiquement, et pour d'autres qui avaient été maltraitées psychologiquement et/ou verbalement avant leur arrivée au Canada, la violence est en plus devenue physique au Canada. Quelques femmes mentionnent qu'il y a aussi plus de violence psychologique et plus d'humiliation verbale maintenant que quand elles étaient dans leur pays natal. Plusieurs femmes parlent d'exploitation financière. Cinq d'entre elles disent que leur mari leur prend leur argent. Quatre disent que leur mari ne leur donne pas d'argent du tout. Une femme en conclut que l'exploitation est beaucoup plus commune ici au Canada que dans son pays natal. D'autres pensent qu'elles ressentent ces mauvais traitements d'autant plus parce qu'elles ont perdu le soutien de leur entourage et parce qu'elles éprouvent l'isolement linguistique et culturel.

**e) *Ces femmes vivent-elles toujours avec leur mari?***

Sept des femmes interviewées étaient célibataires. Ces femmes venaient des communautés chinoise

et indo-canadienne et étaient des femmes qui connaissaient d'autres femmes qui avaient été maltraitées par leur mari. La majorité des femmes, 29 en tout, étaient mariées, 16 étaient séparées, 7 divorcées et 5 veuves.

Ce modèle ne se retrouvait pas dans toutes les communautés. Par exemple, dans la communauté polonaise, deux tiers des femmes interviewées étaient séparées ou divorcées, comparativement à environ un septième des femmes dans les autres communautés. Dans la communauté polonaise, aucune des femmes n'était veuve. Cela provient sans doute du fait qu'une seule femme dans la communauté polonaise avait plus de cinquante ans, comparativement à deux dans la communauté indo-canadienne, cinq dans la communauté chinoise et onze dans la communauté italienne.

**f) *Sont-elles des citoyennes canadiennes?***

Les soixante-quatre femmes interviewées pour ce rapport sont toutes des citoyennes canadiennes ou des résidentes permanentes, dont la langue maternelle n'est ni l'anglais ni le français et qui, d'après leur propre évaluation, ne parlent pas assez bien l'anglais ou le français pour aller chercher de l'aide chez les gens qui parlent l'une des langues officielles du Canada.

**g) *D'où viennent-elles?***

Quatorze des femmes interviewées viennent de la communauté italophone à Toronto (toutes ces femmes viennent originairement d'Italie), 15 femmes viennent de la communauté qui parle le chinois à Montréal (10 de ces femmes viennent de Hong-Kong, trois de Chine et deux du Viêt Nam), 21 femmes viennent de la communauté qui parle le panjabi-hindî de la région métropolitaine de Vancouver (toutes ces femmes viennent de l'Inde), et 14 de la communauté qui parle le polonais à Ottawa (toutes ces femmes viennent de la Pologne).

**h) *Quand sont-elles venues au Canada?***

La plupart des femmes interviewées sont arrivées au Canada dans les années 1970 et 1980. Cependant, les époques d'immigration varient considérablement selon les communautés. La plupart des femmes de la communauté italienne sont arrivées plus tôt que les femmes des autres communautés. Dix femmes de la communauté italienne sont arrivées au Canada dans les années 1950 et 1960. Les quatre autres sont arrivées dans les années 1980. Dans la communauté chinoise, seule une femme est arrivée dans les années 1960. Quatre sont arrivées dans les années 1970 et dix sont arrivées dans les années 1980. Ce modèle est très semblable au modèle d'immigration des femmes indo-canadiennes. Cinq sont arrivées dans les années 1970, treize dans les années 1980 et trois dans les années 1990. La majorité des femmes de la communauté polonaise sont aussi arrivées dans les années 1980. Dans cette communauté, seule une femme est arrivée dans les années 1970, onze dans les années 1980 et deux sont arrivées en 1991.

**i) *Les femmes sont-elles venues au Canada encore enfants ou déjà adultes?***

En prenant toutes les communautés ensemble, seules douze des femmes avaient moins de 19 ans à leur arrivée au Canada. Huit de ces femmes étaient membres de la communauté indo-canadienne. La plupart des femmes (50 sur les 64 interviewées) sont venues adultes à l'âge de travailler (de 20 à 49 ans). Seule une femme avait plus de 60 ans à son arrivée au Canada, l'autre était dans sa cinquantaine.

**j) *Ont-elles été parrainées par leur mari?***

La majorité des femmes sont venues sous le régime de la réunion des familles, mais seulement vingt-trois (un peu plus d'un tiers des femmes interviewées) ont été parrainées par leur mari ou la famille du mari. Treize sont venues par des mariages de convenance. Neuf sont venues comme réfugiées. Seulement quatre sont venues comme indépendantes.

Il y avait quelques différences parmi les communautés dans les modèles de parrainage, qui sont résumés ci-dessous. Comme nos statistiques ne peuvent toutefois pas être considérées comme définitives, il est difficile de tirer des conclusions ou d'établir des tendances à partir de ces chiffres. Comme nous l'avons indiqué plus haut, il faut une étude plus détaillée pour cerner les besoins spécifiques en fonction de ces différences.

Les femmes de la communauté indo-canadiennes sont celles qui étaient les plus susceptibles d'être venues au Canada par des mariages de convenance. Presque la moitié (9 sur 21) sont venues au Canada dans ces circonstances. Moins d'un quart des femmes italiennes sont venues par des mariages de convenance, seule une parmi les femmes chinoises et aucune parmi les Polonaises.

Les femmes chinoises et indo-canadiennes étaient plus susceptibles d'avoir été parrainées par leur mari que les femmes des autres communautés. Six des quinze femmes interviewées dans la communauté chinoise ont été parrainées par leur mari, soit presque la moitié d'entre elles. Dans la communauté indo-canadienne 8 sur 21 ont été parrainées par leur mari. Dans chacune des communautés polonaise et italienne, 4 sur 14 femmes ont été parrainées par leur mari.

La plupart des femmes réfugiées se trouvent dans la communauté polonaise; cinq ont été parrainées par le gouvernement et 2 par des groupes privés. Deux femmes de la communauté chinoise étaient aussi des réfugiées parrainées par le gouvernement. Il n'y a pas de réfugiées dans les communautés indo-canadienne et italienne en ce qui concerne cette étude.

**k) *Quel âge ont-elles aujourd'hui?***

Quarante-cinq des femmes interviewées ont moins de cinquante ans. Les femmes de plus de cinquante ans sont définitivement plus difficiles à trouver et elles hésitent aussi beaucoup plus à être interviewées. Cependant, les chercheurs pensent que les femmes plus âgées qui ne parlent ni l'anglais ni le français partagent les problèmes décrits dans ce rapport, problèmes qui sont encore plus difficiles à résoudre pour ce groupe d'âge. L'équipe de recherche est aussi confiante qu'avec un plus long délai, il serait possible d'inclure des femmes plus âgées dans un projet semblable en employant le genre de méthode qui a été souligné dans ce rapport.

**l) *Ont-elles des enfants ou d'autres personnes dont elles doivent prendre soin?*<sup>18</sup>**

Treize des 64 femmes interviewées n'ont pas d'enfants. Neuf femmes ont un enfant, 22 ont 2 enfants, 9 ont 3 enfants, 10 ont 4 enfants et 1 a 5 enfants. Seulement 12 des femmes avaient un enfant à l'école maternelle pendant la période des entrevues. Ces 12 femmes viennent de la communauté

---

<sup>18</sup> Cette question a été incluse pour aider les chercheurs à comprendre la portée des responsabilités qui peuvent s'ajouter aux difficultés qu'elles ont à accéder aux services, qui peuvent compliquer leurs décisions de venir à bout de l'exploitation, etc.

polonaise et indo-canadienne. Treize des femmes ont des enfants adultes. Deux autres ont des enfants adultes et un adolescent qui vivent encore chez elles.

Dans la communauté italienne, seulement deux des femmes ont des enfants de 12 ans ou moins. Une femme dans cette communauté n'a pas d'enfant. Le reste des femmes ont des enfants adultes. Six des quatorze femmes dans cette communauté ont 4 enfants ou plus.

Toutes les femmes polonaises interviewées ont des enfants, tous âgés moins de 19 ans. Seule une des femmes polonaises a 4 enfants. La plupart en ont deux.

Dans la communauté indo-canadienne, seulement trois des femmes ont des enfants adultes. Six n'ont pas d'enfants, et le reste des femmes ont un ou deux jeunes enfants, la plupart en maternelle ou entre l'âge de 6 et 9 ans.

Parmi les femmes de langue chinoise interviewées, aucune n'a d'enfants en maternelle, seulement trois ont des enfants de moins de 9 ans, sept ont des enfants de plus de 10 ans, et quatre ont des enfants adultes. Quatre femmes interviewées dans cette communauté n'ont pas d'enfants.

Vingt-et-une des femmes, la plupart de la Chine et de l'Inde, prennent aussi soin de parents, de beaux-parents ou d'autres membres de la famille.

**m) *Reçoivent-elles de l'aide pour prendre soin de leurs enfants ou des autres personnes qui vivent avec elles?***

Toutes les femmes ayant de jeunes enfants (de moins de 12 ans), reçoivent de l'aide pour prendre soin de leurs enfants, et dans les communautés chinoise et indo-canadienne, les parents et les beaux-parents sont presque toujours les fournisseurs de soins. Par contre, seulement deux des femmes polonaises ayant de petits enfants ont reçu de l'aide de la famille pour prendre soin de leurs enfants, et pour une femme cette aide n'a duré qu'un an. Les femmes polonaises se fient presque exclusivement à des gardiennes rémunérées qui n'ont pas de lien de parenté avec elles. Cette particularité dans la communauté polonaise provient principalement du fait que la plupart de ces femmes n'ont pas de famille étendue au Canada.

Dans toutes ces communautés, aucune des femmes ne dit avoir reçu de l'aide pour prendre soin d'autres membres de la famille qui vivent avec elles.

**n) *Ont-elles d'autres parents qui habitent près de chez elles?***

Quarante-six des femmes ont d'autres membres de la famille au Canada. Presque toutes les femmes dans les communautés italienne et indo-canadienne ont des membres de la famille qui vivent près de chez elles. Par contre, très peu de femmes chinoises et polonaises interviewées ont des membres de la famille qui habitent près de chez elles. Dix-huit des femmes ont la famille du mari près de chez elles. La moitié de ces cas sont les beaux-parents des femmes qui viennent de l'Inde.

**o) *Qu'en est-il du travail?***

C'est dans la communauté chinoise seulement que la majorité des femmes ont un travail rémunéré ou rétribué en nature en dehors du foyer (une femme travaille pour être logée et nourrie). Dans les communautés polonaise et indo-canadienne, la moitié des femmes ont un travail rémunéré en dehors

du foyer et cinq des 14 femmes interviewées dans la communauté italienne ont un travail rémunéré en dehors du foyer. Deux femmes ont un travail rémunéré à la maison.

La majorité des femmes interviewées travaillent dans des postes de travailleuses manuelles ou dans le secteur des services - comme ouvrières d'usines, serveuses, cuisinières, préposées à la vente, fournisseuses de soins pour enfants ou personnes âgées, domestiques, travailleuses agricoles ou femmes de ménage. Encore une fois, la communauté polonaise diffère un peu des autres communautés. Deux des femmes polonaises sont des professionnelles qui travaillent dans la fonction publique. Une est une enseignante suppléante.

Seulement onze des soixante-quatre femmes interviewées font le même travail qu'elles avaient dans leur pays d'origine. L'autonomie et le respect qu'elles avaient avant de venir au Canada leur manquent à toutes.

Trente-huit sur les 64 femmes disent avoir vécu des changements majeurs dans leur situation de travail au cours des dernières années. Seules les jeunes femmes célibataires de la communauté chinoise disent que leur situation s'est améliorée. Elles trouvent qu'elles sont en train d'acquérir une certaine mobilité d'emploi au fur et à mesure qu'elles perfectionnent leur compétence linguistique. Mais malheureusement cette expérience positive n'est pas partagée par les autres femmes. Les histoires des autres femmes sont caractérisées pas le désarroi et la déception, qui sont souvent le résultat direct des mauvais traitements dont elles sont victimes. Plusieurs femmes disent qu'elles ont été obligées de laisser leur emploi pour vivre de pensions d'invalidité souvent comme suite directe des mauvais traitements subis. Une femme dit avoir perdu son emploi à cause d'un mari alcoolique. Certaines ont quitté leur emploi à cause d'accidents au travail ou hors du milieu de travail. Quelques-unes ont été congédiées. Certaines femmes disent qu'elles ont été incapables de se trouver du travail après avoir abandonné leur mari. Certaines disent avoir été incapables de garder leur emploi à cause de la violence qu'elles ont subie.

**p) *Ont-elles des difficultés financières?***

Il est très difficile d'obtenir des renseignements sur le revenu, et ceux que nous avons reçus ne sont pas fiables, étant donné que certaines femmes ne voulaient pas ou ne pouvaient pas dire (souvent parce que leur mari ne leur disait pas combien il gagnait) le montant du revenu familial. Toutefois, sur les quarante-huit femmes qui ont répondu à cette question, trente-six ont un revenu familial de moins de 20 000 Trente-six autres ont un revenu familial variant entre 20 000 \$ et 36 000 \$.

**q) *Quelle est leur formation scolaire?***

Le niveau d'éducation des femmes varie selon les communautés. Les deux tiers des femmes venant d'Italie n'ont pas de scolarité formelle ou n'ont reçu l'éducation scolaire qu'au niveau primaire. Une seule des femmes de la communauté chinoise a dépassé le niveau secondaire dans son pays d'origine. Les deux tiers des femmes indiennes n'ont pas plus que l'école secondaire (trois de ces femmes n'ont pas de scolarité du tout). Par contre trois ont des diplômes collégiaux, deux des diplômes universitaires et deux autres des diplômes d'études supérieures ou professionnelles. Onze sur quatorze femmes polonaises sont allées au collège ou à l'université, cinq ont des diplômes d'études supérieures ou professionnelles, et toutes les femmes polonaises ont au moins terminé leurs études secondaires. Quelques femmes polonaises et les femmes indiennes ont fait des études secondaires, l'école professionnelle, le collège communautaire et/ou des cours universitaires ici au Canada.



r) *Quel est leur degré d'instruction?*

Leur degré d'instruction varie aussi considérablement, mais très peu de femmes parmi celles interviewées peuvent lire ou écrire l'anglais ou le français. Dix sur quatorze des femmes italiennes peuvent lire et écrire l'italien et une peut lire et écrire un peu d'italien. Aucune des femmes italiennes ne peut lire ou écrire l'anglais ou le français. Presque toutes les femmes indiennes sont alphabètes dans leur propre langue (19 sur 21 peuvent lire et écrire le panjabi, 7 de ces femmes peuvent aussi lire et écrire le hindî), mais seulement trois peuvent lire et écrire l'anglais. Les femmes chinoises sont toutes alphabètes dans leur propre langue, et onze sur quinze peuvent lire l'anglais. Six peuvent aussi l'écrire. Mais seulement deux peuvent lire le français et aucune ne peut l'écrire. Les femmes polonaises sont aussi très instruites dans leur propre langue et elles peuvent toutes lire et écrire l'anglais dans une certaine mesure. Quatre peuvent aussi lire et écrire le français.

## **LES RÉALITÉS DE LA VIE SANS L'ANGLAIS NI LE FRANÇAIS :**

Les trois problèmes les plus souvent mentionnés par les femmes interviewées sont les obstacles linguistiques, l'exploitation et les métiers inférieurs. Dans cette section, nous verrons à quel point l'isolement linguistique affecte la vie de ces femmes même dans ce qu'elles vivent au travail. Dans d'autres sections plus loin, nous exposerons comment les limites de la langue affectent leurs décisions et leurs expériences concernant les mauvais traitements.

Les femmes interviewées insistent sur le fait que les obstacles linguistiques affectent tous les aspects de leur vie. Tout devient difficile si l'on ne parle pas la langue. Ces femmes racontent aux animatrices qu'elles se sentent comme victimes de discrimination principalement parce qu'elles ne parlent ni l'anglais ni le français. Certaines de ces femmes sont victimes de ce genre de discrimination d'une façon plus marquée que la discrimination basée sur la race ou l'ethnicité, tandis que d'autres placent la discrimination basée sur la langue au même titre que la discrimination raciale ou ethnique.

Ces femmes décrivent comment elles deviennent invisibles devant les autres parce qu'elles ne parlent ni l'anglais ni le français. Elles disent qu'on profite d'elles, qu'on les considère stupides, qu'on les comprend mal, et qu'on les exploite intentionnellement. Elles disent se sentir « comme des étrangères », « comme sourdes et muettes ». Beaucoup d'entre elles disent qu'elles se sentent déprimées et parce qu'elles ne peuvent pas communiquer avec les autres, et que des choses aussi simples que d'aller à la banque sont trop difficiles. En tant que mères de famille, beaucoup se sentent frustrées de ne pas être en mesure d'aider leurs enfants dans leurs devoirs ou de poser des questions au médecin quand les enfants sont malades, etc. Et toutes disent que tout ce qu'elles font prend énormément de temps parce qu'il est si difficile de se faire comprendre, parce qu'il faut qu'elles s'en remettent à d'autres personnes pour se faire traduire et parce qu'elles doivent constamment inventer des moyens pour se passer de la langue.

Comme les auteures ont indiqué plus haut, ces problèmes sont particulièrement compliqués pour les femmes au Québec qui se trouvent dans une société différente de celle qu'elles ont connue quand elles sont arrivées au Canada. Les femmes interviewées qui habitent au Québec parlent de leurs problèmes particuliers d'être une femme minoritaire vivant dans une société qui doit se débattre pour sa propre situation minoritaire au Canada. Comme il a été mentionné auparavant, la plupart des femmes chinoises interviewées à Montréal qui ont pris des cours de langue à leur arrivée au Canada, ont appris un peu d'anglais. Aujourd'hui, tout est à refaire depuis le début pour faire partie de la société québécoise. Elles se sentent triplement victimes de discrimination à cause de leur patrimoine, de leur race et de leur ignorance de la langue.





La plupart des femmes ont des problèmes de langue semblables même après plusieurs années de vie au Canada. Elles ont toujours besoin de se faire aider pour communiquer. Dans certaines communautés, c'est moins problématique que dans d'autres. Dans la communauté italienne, par exemple, il y a des médecins, des avocats et des travailleurs sociaux ethniques qui parlent la langue de ces femmes. Dans ces communautés, il arrive que les femmes cherchent à se faire traduire seulement pour des problèmes bureaucratiques tels que remplir des formulaires ou rassembler des renseignements sur les prestations de chômage ou les questions d'immigration. Dans d'autres communautés cependant où les femmes ne parlent ni l'anglais ni le français, il y a peu ou pas de fournisseurs de services dont la première langue est la même que celle des femmes. C'est dans ces communautés que les femmes trouvent la vie particulièrement dure. Mais essentiellement, malgré ces différences parmi les communautés, la plupart des femmes se sont résignées au style de vie au sein de leur communauté ethnique, un style de vie qui comprend des difficultés et qui implique l'isolement.

### **Au travail :**

La plupart des femmes ont eu de grandes difficultés à se trouver du travail dans les domaines où elles avaient été formées à cause des barrières linguistiques et de la discrimination par des employeurs (éventuels). Les femmes indo-canadiennes trouvent qu'elles ne peuvent même pas se trouver du travail à cause de leur langue ou de leur race/ethnicité ou des deux. Les gens font aussi des remarques sur ce qu'elles mangent. On refuse de donner du travail ou des promotions aux femmes polonaises à cause de leur accent.

Les femmes, surtout de la communauté polonaise, parlent de la subtilité de la discrimination et des formes qu'elle peut prendre. Certaines femmes polonaises pensent que les politiques d'action positive sont exploitées pour justifier la discrimination contre les immigrants et réfugiés blancs. Elles sont portées à croire que les quotas d'embauche pour les francophones et les minorités visibles empêchent l'embauche des immigrants et réfugiés blancs. La plupart des femmes polonaises sont portées à croire que l'on préfère des gens d'une certaine origine à d'autres quand il s'agit d'emplois ou de cours de formation, c'est-à-dire que les Anglo-Saxons ont priorité sur les francophones, suivis des minorités visibles et puis des autres. Ces tactiques de « diviser pour mieux régner » ont été fortement reconnues par les animatrices communautaires comme étant des obstacles au développement communautaire et au développement des relations avec la collectivité parmi les communautés minoritaires linguistiques et raciales/ethniques. D'ailleurs, les animatrices pensent que ces tactiques alimentent la discrimination et le racisme.

Quand les femmes peuvent décrocher un emploi, elles trouvent souvent qu'elles ne sont pas au courant de ce qui se passe dans leur milieu de travail. Elles ne peuvent pas toujours comprendre les instructions, ce qu'on attend d'elles ou les conversations sociales, et elles doivent souvent demander plus de renseignements avec des mots de base. Pourtant, elles finissent par mal comprendre les directives. Les gens perdent souvent patience avec elles à essayer de leur expliquer ou à essayer de les comprendre. Les femmes racontent qu'on profite souvent d'elles ou qu'on les malmène à cause de leur manque de compétences linguistiques. On leur dit : « Vous êtes au Canada maintenant... parlez anglais ».

Se retrouver dans un milieu de travail multiculturel au Canada (une expérience racontée par plusieurs de ces femmes) signifie aussi qu'il faut s'adapter à d'autres changements. Elles n'essaient non seulement d'apprendre à parler l'anglais ou le français, mais encore le grec, le chinois, le portugais, etc., toute langue qui se parle dans le milieu de travail.

Des preuves anecdotiques fournies par trente-neuf personnes-ressources travaillant auprès d'immigrantes et réfugiées et interviewées dans les étapes de planification de ce projet, suggèrent aussi que beaucoup des travaux que font les femmes qui ne parlent ni l'anglais ni le français ne sont pas régis par des syndicats et risquent d'être des travaux dans « le secteur de la main-d'oeuvre informelle », tels que des

travaux à domicile, des travaux domestiques ou des travaux agricoles. Et en tant que tels ils sont souvent non régularisés, et sont fréquemment caractérisés par de longues heures de travail, peu ou pas d'avantages sociaux, des conditions de travail dangereuses, et l'exploitation ou les insultes des employeurs. Ce qui veut dire que les femmes qui sont employées à effectuer ces travaux n'ont pratiquement pas l'occasion de prendre des congés pour apprendre l'anglais ou le français, pour avoir accès aux cours de recyclage ou pour essayer de se trouver un meilleur emploi. Par exemple, les femmes qui font de la couture industrielle à la maison ou d'autres types de travaux à domicile, typiquement de six à sept jours par semaines à des salaires extrêmement bas, sont pour la plupart des immigrantes, et beaucoup avec de jeunes enfants. « Leur origine ethnique varie - elles peuvent venir d'Italie, de Grèce, de Chine, du Portugal ou d'ailleurs, - mais elles sont des immigrantes typiques au Canada. La plupart de celles-ci ne dominent pas l'anglais. Leur routine quotidienne les fait continuer à utiliser leur langue natale, même après plusieurs années de séjour au Canada<sup>19</sup>. »

Nos personnes-ressources nous ont aussi raconté que, dans la situation économique actuelle de la récession et de la restructuration, les industries comme celle des textiles, qui compte fortement sur la main-d'oeuvre des immigrantes, sont maintenant en train de congédier ces femmes pour s'installer dans d'autres pays où la main-d'oeuvre est moins chère. Les immigrantes plus âgées qui parlent peu ou pas du tout l'anglais ou le français et qui ont travaillé pendant des années dans ces usines, se retrouvent soudainement au chômage et sans rien pour attester toutes ces années de dur travail.

### ***Racisme, exploitation et mauvais traitements dans le milieu de travail :***<sup>20</sup>

Beaucoup de femmes des communautés italiennes relatent que ce sont leur race et leur ignorance de la langue qui sont à l'origine de la discrimination et du racisme dans le milieu de travail. Les femmes de les communautés chinoise et indo-canadienne attribuent leurs expériences de racisme plus à leur lacune linguistique, à leur accent, et à leur statut de minorité visible. Les femmes de la communauté polonaise disent que leurs expériences de racisme proviennent de leurs obstacles linguistiques et du fait qu'elles sont des immigrantes.

Les femmes italiennes ont été traitées par des injures, regardées de travers, ignorées ou traitées irrespectueusement dans leur milieu de travail, dans les magasins ou dans les transports en commun. Beaucoup de femmes de toutes les communautés disent qu'on les ignore ou que les gens perdent patience avec elles ou font semblant de ne pas comprendre leur mauvais anglais.

---

<sup>19</sup> Tiré de Laura C. Johnson, *The Seam Allowance: Industrial Home Sewing in Canada*, 1982, p. 97. Bien que cette étude de 50 femmes ait été menée il y a plus de 10 ans, elle illustre de façon frappante à quel point la vie de ces femmes était déjà difficile à cette époque et combien de ces femmes n'ont jamais eu la chance d'apprendre l'anglais ou le français; depuis leur arrivée au Canada, elles sont toujours occupées à joindre les deux bouts avec de maigres revenus.

<sup>20</sup> Le problème du racisme et de la discrimination sera soulevé plusieurs fois dans ce rapport. Il se peut que le lecteur pense que ces sections doivent s'amalgamer dans une structure plus étroite, mais les auteures ont plutôt décidé d'introduire ce problème à plusieurs endroits dans tout le rapport pour faire comprendre qu'il y a inéluctablement du racisme et de la discrimination dans la vie des femmes interviewées dans le cadre de ce projet.

Les femmes de toutes les quatre communautés disent être exploitées au travail, être traitées comme des esclaves, et recevoir un salaire inférieur à celui des autres travailleurs et avoir peu de droits et même aucun en tant qu'employées. Cette exploitation a lieu aussi quand elles travaillent dans leur propre communauté linguistique. On leur donne souvent les travaux les plus pénibles tels que le déchargement des camions avec les hommes ou le balayage du plancher. Même des employeurs qui parlent leur langue ne leur permettent pas de percevoir des indemnités d'invalidité. Quelques femmes rapportent aussi la violence physique dans le milieu de travail. Elles sont traitées comme des folles quand elles sont déprimées<sup>21</sup>.

Une femme dit même qu'elle ne pouvait pas se plaindre d'être traitée comme une esclave au travail. « J'étais même censée dire merci parce qu'on m'avait donné du travail. »

Une autre femme dit qu'elle avait été forcée de prendre des travaux physiquement durs, qui ont fini par démolir sa santé, parce qu'elle n'avait pas besoin de parler l'anglais dans ces travaux.

### **Dans leur famille :**

#### *Rôles inversés dans la famille :*

Les femmes parlent d'inversement ou de changement de rôles dans les relations avec leurs enfants à cause de leur manque de compétences linguistiques. Les enfants ont souvent un pouvoir considérable sur la mère parce qu'ils parlent mieux l'anglais ou le français qu'elle. Les femmes finissent par dépendre de leurs enfants pour les aider à communiquer. Elles sentent qu'elles doivent leur demander de les accompagner à leurs rendez-vous (par ex. chez le médecin), même si elles sentent souvent qu'il est dégradant ou inopportun de décrire leurs problèmes devant leurs enfants.

En tant que mères ou prestatrices de soins de leur famille, les femmes éprouvent d'innombrables difficultés. Beaucoup cherchent des médecins, des dentistes ou des avocats qui parlent leur langue, pour leur famille. Cependant, pour la plupart de ces femmes il n'y a pas ou peu de spécialistes qui parlent leur langue. Les femmes ont même besoin de trouver quelqu'un qui les aide à parler à l'instituteur de leurs enfants. Certaines sont obligées de payer un traducteur pour leur lire le bulletin scolaire des enfants.

Les femmes parlent aussi de leur profond sentiment de perte et d'isolement lorsqu'elles perdent le lien central de communication avec leurs enfants. Beaucoup d'enfants, à force de parler l'anglais ou le français avec leurs camarades pendant des années, perdent leur aisance dans leur langue maternelle et les femmes trouvent alors qu'il devient difficile de communiquer avec leurs propres enfants. Certaines femmes nous racontent aussi que les enfants ont honte d'elles parce qu'elles ne parlent pas l'anglais et qu'ils refusent de parler la langue de leur mère.

- « J'ai perdu le respect de mes enfants parce que je devais me fier à eux pour me faire des traductions. Le pire était d'aller chez le médecin et d'être obligée de demander à mon fils de huit ans de lui traduire mes problèmes personnels. »

---

<sup>21</sup> Dans les sections qui suivent, sont incluses plusieurs citations des femmes interviewées. Comme il a été mentionné plus haut, ces citations ont été traduites vers l'anglais par les animatrices communautaires. (Cette version est une traduction de l'anglais ).

### ***Le triste sort des femmes âgées :***

Les femmes âgées de notre projet ont souffert la perte de leurs proches dans leur pays d'origine par les distances énormes qui les séparent d'eux et également la perte de leur famille étendue ici au Canada à cause de l'obstacle linguistique. Souvent les gendres et les brus ne parlent pas la langue de ces femmes, et les petits-enfants n'apprennent que l'anglais ou le français. Comme le dit précisément l'une des femmes :

- « Je me sens déprimée parce que je ne peux même pas parler à mes petits-enfants ».

Les implications de cette perte sont beaucoup plus vastes pour beaucoup de femmes à cause des valeurs élevées que plusieurs de ces communautés mettent sur la vie de la famille étendue.

### **En général :**

La perte de la langue signifie la perte du respect et la perte de l'indépendance.

- « Vous perdez le contrôle de votre vie et vous devenez très dépendante de tout le monde... de votre famille, de vos amis, des traducteurs, de votre supérieur et des étrangers. »
- « En Italie, je faisais des choses pour moi-même. Ici, je suis assujettie et redevable à des enfants et des étrangers. »

Les périodes les plus personnelles et les renseignements les plus intimes de leur vie sont maintenant révélés aux enfants et aux étrangers parce qu'elles ont besoin d'eux pour leur faire l'interprétation. Elles ne peuvent pas faire des choses aussi simples que demander leur chemin.

Comme une femme le dit : « C'est déjà difficile de répondre au téléphone ou à la sonnerie de la porte d'entrée; et à plus forte raison de parler au propriétaire ».

Ne pas avoir les compétences linguistiques de l'anglais ou du français signifie que les femmes n'ont pas accès aux services courants ni aux renseignements sur l'éducation, les services sociaux ou de santé, les structures politiques, les institutions juridiques, etc. Peu de services ordinaires ont du matériel disponible dans les langues autres que les deux langues officielles, et peu de programmes ont du personnel qui puisse faire l'interprétation pour les clients qui ne parlent ni l'anglais ni le français.

### ***Perte de soi-même :***

Les femmes parlent de la perte d'estime de soi et de la confiance en soi qui découle de cette perte de la langue et pour ainsi dire de la voix.

- « Je me sentais stupide et j'avais l'impression de ne pas avoir confiance. Je pleurais beaucoup.»
- « Je me sentais analphabète bien que j'aie eu une scolarité formelle en Italie. Je ne peux même pas montrer mon intelligence. »
- « Je me sentais exposée et sans défense. »
- « Je me sentais terrible, stupide et incapable de communiquer avec les gens. »

- « Je me sentais nerveuse et je paniquais. »
- « Je me sentais bête. »
- Une femme qui a une formation universitaire dit : « J'étais une femme intelligente. Maintenant on n'écoute pas vraiment ce que je dis, en dépit de mon éducation. Je me sens comme inférieure bien que j'aie une bonne éducation ».
- « Je me sentais impuissante, presque sans estime de soi. Je sentais comme si j'étais une mendicante qui demandait de l'aide aux gens. »

Quelques femmes de la communauté chinoise parlent du manque de confiance en soi qu'elles ressentent quand il s'agit de cultiver des amitiés avec des non-Chinois. Ainsi, tant de femmes viennent à terme avec leur perte d'estime de soi simplement en restant loin des endroits publics. Beaucoup deviennent pratiquement prisonnières de leur propre foyer.

### ***La voix d'une autre personne - des problèmes d'interprétation :***

Les animatrices communautaires, les personnes-ressources de notre projet de recherche et les femmes interviewées ont toutes constaté qu'il est extrêmement difficile de trouver des gens qui puissent donner une interprétation de qualité pour des femmes qui se trouvent dans des situations d'exploitation. Elles décrivent comment tant de femmes doivent se fier à des gens qui ne sont pas formés convenablement. Elles parlent des femmes qui sont obligées de s'en remettre au mari ou aux enfants pour faire la traduction, même dans des situations où la présence de ceux-ci est extrêmement peu appropriée (par ex. un jeune enfant qui doit traduire pendant une consultation chez le gynécologue) parce qu'il n'y a personne d'autre qui sache parler la langue.

Elles soulignent aussi le fait que cela ne suffit pas de parler la langue de la femme pour que la femme soit « entendue ». Pour être vraiment « comprises », les femmes veulent et requièrent « une interprétation culturelle » qui donne une traduction juste et qui tienne compte de l'emploi culturel de la langue, des valeurs culturelles et d'autres renseignements nécessaires pour établir une communication claire entre ces femmes et les anglophones ou francophones. Mais là où il y a des interprètes chevronnés qui sont sensibles à ces sujets et qui sont propres au travail auprès de femmes violentées, ils sont si peu nombreux que peu de femmes ont vraiment accès à leur aide.

### ***Manque de confiance :***

- « Vous devez avoir confiance que la personne qui est en train de traduire pour vous traduit ce que vous dites. Vous n'avez aucun contrôle sur ce que l'on dit et vous devez faire entièrement confiance au traducteur (ce qui est impossible s'il s'agit d'un petit enfant). Je regarde les visages de ceux qui parlent l'anglais et je les vois qui se mettent en colère là où il ne le faut pas et je me demande pourquoi ils rient quand il n'y a rien de drôle. »
- « Je ne fais pas confiance aux personnes qui interprètent pour moi parce qu'il m'est déjà arrivé d'avoir reçu des renseignements incorrects sur l'assurance-chômage ».

### ***Manque d'intimité :***

Les femmes interviewées rapportent que le fait d'avoir recours à leurs enfants pour l'interprétation, malgré un certain sens de confiance que cela leur procure parfois, les met dans des situations embarrassantes. Dans les hôpitaux, c'est souvent le personnel d'entretien qui interprète pour ces femmes.

- « Je me sentais inférieure et humiliée parce que ma vie privée était ouverte au public. »

La plupart des femmes disent qu'elles évitent même encore aujourd'hui les situations où elles doivent parler l'anglais. Certaines disent qu'elles se forcent à parler le peu d'anglais qu'elles savent pour ne pas avoir à se servir d'interprètes. Elles pensent qu'elles ne peuvent pas avoir confiance en l'exactitude des renseignements qu'elles reçoivent par l'intermédiaire d'un interprète.

### ***Perte du réseau de soutien et isolement :***

Les femmes parlent de la diminution de leur réseau de soutien. Perdre leur voix les met dans des situations extrêmes d'isolement. En matière de langue et de communication/expression, les femmes sont passées d'un sentiment d'indépendance à un sentiment de grande dépendance :

- « L'on me traitait comme une esclave au travail et je devais être reconnaissante pour l'emploi qu'on me donnait, et en plus je devais prendre soin des enfants après le travail ».

Comme cette femme, la plupart des femmes, après le travail, prennent soin des enfants, du mari et des membres de la parenté. Elles n'ont pas d'amis. Leur vie quotidienne est celle de l'isolement. Certaines femmes disent avoir perdu le contact avec les gens de leur ville ou village d'origine qui sont venus au Canada. Les seules rencontres sociales dans leur vie sont celles où elles sont dans l'obligation d'assister, telles que les mariages, les funérailles, etc.

### ***Mauvais traitements, préjugés et racisme :***

À cette perte de soi et de la vie qu'elles ont eu auparavant, viennent s'ajouter les mauvais traitements et la discrimination des autres parce qu'elles ne sont pas capables de parler l'anglais ou le français. Les femmes interviewées parlent le plus souvent de racisme et de discrimination dans le milieu de travail, mais plusieurs femmes disent à quel point surtout les préjugés et le racisme accablent leur vie au Canada.

- « L'on me traitait comme une enfant parce que je ne pouvais pas m'exprimer comme il faut. »
- « Je me sentais inférieure aux autres et les gens m'engueulaient. »

C'est aussi à cause de leurs connaissances linguistiques que ces femmes rencontrent des préjugés et du racisme. « Il y a une hiérarchie ici. Les Britannique/les Anglais m'humilient, mais je sais deux langues moi. »

## **LES EXPÉRIENCES DES FEMMES AVEC LES COURS DE LANGUE :**

### **Y avait-il des cours d'anglais langue seconde (ALS) ou de français langue seconde (FLS) à leur intention?**

Quarante-trois femmes sur les soixante-quatre interviewées disent avoir eu accès à des cours d'ALS/de FLS, à leur arrivée au Canada ou lorsqu'elles avaient l'intention de les prendre. Mais le reste de ces femmes ont trouvé un grand nombre d'obstacles systémiques. Sur les vingt-et-une femmes qui disent que ces cours n'étaient pas disponibles, deux disent qu'on ne leur a pas offert ces cours parce qu'elles n'avaient pas l'intention d'aller travailler, deux disent que ces cours ont été seulement donnés à leur mari qu'on considérait comme « le chef de famille », deux disent que seuls les nouveaux arrivés avaient le droit de suivre ces cours mais qu'elles devaient travailler à leur arrivée, deux disent que comme elles savaient un peu l'anglais, on ne les laissait pas aller à ces cours, et une dit que la liste d'attente était trop longue. Certaines femmes ne savaient pas du tout qu'il existait des programmes de cours d'ALS/de FLS. Au Québec, les cours de FLS, parrainés et subventionnés par le gouvernement ne se donnent qu'aux nouveaux immigrants et non aux citoyens. Et pourtant ces femmes n'ont jamais eu la chance d'apprendre le français parce que ce programme n'existait pas à l'époque de leur arrivée au Canada.

### **Les cours d'ALS/de FLS ont-ils servi aux femmes qui les ont pris?**

Vingt-sept femmes parmi celles qui ont été interviewées ont pris ces cours<sup>22</sup>. Les femmes qui ont assisté à ces cours ont des sentiments très confus quant à leur efficacité, et en général, ces sentiments sont plus négatifs que positifs. L'une des plus grandes critiques est que les professeurs ne parlaient pas la langue des étudiants. Pour les femmes qui connaissaient un peu l'anglais ou le français avant de prendre ces cours, cela ne représentait pas un grand problème. Mais pour celles qui débutaient sans aucune base préalable d'anglais ou de français, ce problème était en général insurmontable. Comme le dit une femme qui a pris un de ces cours : « Le professeur est une francophone. Je ne peux toujours pas comprendre un mot de ce qu'elle dit, même après trois mois de cours ». D'autres critiques sont que les cours étaient trop courts, la vitesse trop rapide et la méthodologie infantine. Les cours de langue ne tenaient pas compte non plus des différences appréciables entre certaines langues maternelles (comme le chinois) et l'anglais ou le français.

Une femme d'Inde dit qu'elle n'a pas appris beaucoup d'anglais, mais qu'elle a appris à faire le contact visuel d'une manière qui est culturellement appropriée. Seulement dix-sept des vingt-sept femmes qui ont pris ces cours disent avoir appris l'anglais ou le français dans ces cours d'ALS/de FLS. Les femmes qui sont plus positives à propos de ces cours sont celles qui savaient déjà un peu d'anglais à leur arrivée au Canada. Cependant, les femmes de la communauté polonaise qui ont une plus haute scolarité trouvent que le programme de ces cours ne convenait pas à leur niveau.

### **Pourquoi plus de femmes n'ont-elles pas suivi des cours d'ALS/de FLS?**

Parmi les femmes interviewées, beaucoup disent qu'elles n'ont pas pu prendre ces cours parce que leur mari, qui ne voulait pas qu'elles les prennent, le leur avait défendu ou qu'il ne les encourageait pas du tout à les prendre puisqu'il refusait d'ajuster son emploi du temps en conséquence ou d'aider à prendre soin des enfants, de sorte qu'elles n'ont pas pu assister à ces cours. Dans plusieurs cas aussi, cette décision relevait de l'emploi. La plupart des femmes devaient aller travailler dès leur arrivée au Canada. Avec le temps, le mari

---

<sup>22</sup> Les niveaux des cours d'ALS/de FLS n'ont pas été précisés dans la plupart des cas. Quand ils l'ont été, il s'agissait la plupart du temps des niveaux 1 et 2.



devenait de plus en plus autoritaire et violent et leur défendait de s'absenter de leur emploi ou de leur famille pour aller suivre des cours.

### **Les femmes ont-elles appris l'anglais ou le français par d'autres moyens?**

Certaines femmes disent qu'elles ont appris le peu d'anglais ou de français qu'elles savent surtout en regardant la télévision. Trente-trois femmes mentionnent la télévision comme un moyen d'apprentissage de l'anglais. Treize disent qu'elles ont appris l'anglais de leurs enfants, mais cette méthode a été presque entièrement rapportée par les femmes de la communauté italienne. Quatorze femmes, dont neuf Polonaises, disent qu'elles ont appris de voisins et d'amis. Quatre ont appris un peu d'anglais de leur mari, et dix ont appris un peu d'anglais toutes seules, souvent au moyen d'audio-cassettes.

## **LA PRÉSENCE DE L'ANGLAIS OU DU FRANÇAIS DANS LEUR VIE QUOTIDIENNE :**

### **Leur mari parle-t-il l'anglais ou le français?**

Quarante-quatre des maris des femmes interviewées parlent au moins un peu d'anglais. Ce nombre représente pratiquement toutes les femmes qui ont légalement un mari (il y a 45 femmes qui sont mariées ou séparées dans cet échantillon). Seulement dix-sept de ces hommes ont appris l'anglais ou le français au moins en partie par les cours d'ALS/de FLS. Vingt-quatre l'ont appris à l'école dans leur pays d'origine ou dans les écoles primaires ou secondaires canadiennes puisque certains d'entre eux sont des Canadiens ou sont venus ici à un jeune âge. Le travail a aussi aidé six de ces hommes à apprendre l'anglais, d'après leur femme, et cinq l'ont appris tous seuls. Les femmes disent que tous les hommes qui ont pris des cours d'ALS/de FLS ont reçu des allocations pour les suivre. Quant aux femmes polonaises de notre étude, la majorité parle mieux l'anglais que leur mari de sorte qu'elles doivent faire toutes les démarches à l'extérieur de la maison qui exigent une connaissance de l'anglais, ce qui leur met sur le dos plus de responsabilités.

### **Les femmes utilisent-elles l'anglais ou le français dans leur vie quotidienne?**

Pratiquement toutes les femmes interviewées n'utilisent l'anglais qu'en cas de nécessité absolue. Presque toutes ces femmes utilisent leur langue maternelle à la maison, et elles disent qu'elles évitent le plus possible de parler l'anglais. Beaucoup utilisent un peu d'anglais quand elles vont chez le médecin ou au magasin. Quelques-unes l'utilisent dans l'autobus, à la banque, à l'école de leurs enfants et à l'église ou au temple. Vingt-cinq femmes (presque toutes des Polonaises ou des Chinoises) disent qu'elles utilisent l'anglais au travail parce que l'anglais est la langue la plus parlée.

Seulement une femme interviewée utilise le français. Cette femme, une Chinoise vivant à Montréal, dit qu'elle utilise le français au travail. Certaines femmes disent que leur milieu de travail est multilingue, de sorte qu'elles rencontrent en plus la difficulté d'essayer d'apprendre les langues des autres travailleurs pour pouvoir se faire comprendre par eux.

## LES RÉALITÉS DE VIVRE AVEC L'EXPLOITATION DANS L'ISOLEMENT :

En général, l'exploitation est alimentée par l'isolement et la dépendance<sup>23</sup>. Mais pour les femmes qui sont maltraitées par leur mari ou partenaire, parfois par leurs beaux-parents, peut-être bien par leurs propres enfants, et qui ne parlent ni l'anglais ni le français, la peur, l'isolement, la dépendance, le désarroi et le désespoir qui font tant partie de la vie de toutes les femmes qui sont exploitées, sont décuplés.

La langue procure la capacité de poser des questions, elle procure une certaine liberté par rapport à la peur de l'inconnu, elle procure de l'information, elle offre des choix, et elle peut créer la communauté. Sans la langue, beaucoup de femmes se sentent impuissantes, dépendantes, isolées et souvent désespérées... toutes des dynamiques qui nourrissent une exploitation continue.

Les femmes interviewées au cours de ce projet ont bien fait comprendre que les problèmes de langue ont rendu leurs expériences d'être maltraitée beaucoup plus difficiles. Douze des quatorze femmes polonaises, quinze des vingt-et-une femmes indo-canadiennes, dix des quatorze femmes italiennes et dix des quinze femmes chinoises pensent que les lacunes linguistiques ont fait empirer les souffrances qu'elles ont vécues par les mauvais traitements. Ces difficultés sont exposées dans les prochaines sections.

Les femmes interviewées préfèrent en général ne pas décrire en détail les incidents des mauvais traitements qu'elles ont vécus. Ces mauvais traitements à leurs yeux sont inséparables de leurs expériences d'isolement par la langue, par la géographie, par la culture, et par la perte d'amis, de famille, de statut et de rôle. Par conséquent, l'accent de ce rapport sera mis sur leurs expériences d'isolement et de perte, et sur les explications que les femmes donnent à propos des mauvais traitements qu'elles ont subis.

### Comment les femmes interviewées définissent-elles les mauvais traitements?

Les femmes interviewées pensent que les mauvais traitements infligés aux femmes sont un mal social très répandu qu'il faut arrêter. Elles sont conscientes qu'il y a de l'exploitation des femmes dans toutes les classes sociales, et elles savent par déduction qu'elles ne sont pas seules. Comme le décrit une animatrice communautaire :

- « Les femmes qui ont fait l'expérience des mauvais traitements savent que l'exploitation ne dépend pas de la culture, des classes sociales, de l'éducation, etc., tandis que les gens de leur entourage le nient et le blâment sur la culture et sur les acquis d'éducation de classe inférieure. J'ai trouvé que les femmes qui ont été victimes des mauvais traitements ont mûri par ce qu'elles ont vécu et elles ont acquis une sagesse à ce sujet que les autres n'ont pas ».

Lorsque les intervieweuses ont demandé aux femmes de définir les mauvais traitements, les femmes ont inclus les idées suivantes en plus de la violence physique pour souligner l'importance de l'exploitation économique, de la violence morale/verbale et de l'exploitation sexuelle dans leurs expériences vécues. Voici quelques-unes des explications qu'elles citent pour décrire les mauvais traitements en question :

---

<sup>23</sup> Ces dynamiques ont été élaborées dans plusieurs rapports et livres sur les mauvais traitements subis par les femmes. Par exemple, cf. Linda MacLeod, *Battered But Not Beaten*, Conseil consultatif canadien sur la situation de la femme, Ottawa, Canada, 1987; Santé et Bien-être Canada, *Family Violence: A Review of Theoretical and Clinical Literature*, Ottawa, Canada, 1989; Service correctionnel Canada, *Breaking the Cycle of Family Violence*, Ottawa, Canada, 1988, p. 36.

- faire travailler les femmes pour avoir de l'argent pour payer les factures;
- ne pas fournir de soutien financier;
- utiliser la femme comme main-d'oeuvre à bon marché;
- traiter sa femme comme une esclave;
- lui enlever ses droits et libertés;
- l'emprisonner;
- perte d'indépendance;
- faire des remarques désobligeantes;
- être ignorées du mari;
- avoir des liaisons adultères ou aller chez les prostituées;
- chicaner tout le temps;
- employer des mots grossiers;
- je tremblais toujours de peur;
- on m'empêchait d'atteindre mes buts;
- ne pas être capable de subvenir aux besoins de mes enfants;
- se sentir impuissante;
- exploitation sexuelle;
- je pense à des tortures physiques.

Les femmes parlent souvent dans les entrevues d'avoir été traitées comme des machines à faire de l'argent. Elles font le lien étroit entre les mauvais traitements et les conditions économiques au Canada. Certaines d'entre elles expliquent que dans leur pays natal, l'argent a peu de signification. Les gens peuvent vivre de la terre dans une plus grande mesure et ils se fient plus les uns aux autres, de sorte que l'argent n'est pas aussi important. Par contre au Canada, de souligner ces femmes, il semble que l'argent a une valeur au-dessus de tout autre chose. Les gens ont besoin d'argent pour tout et ils ne s'entraident pas. L'argent devient tout-important.

### **Comment les femmes comprennent-elles les causes des mauvais traitements?**

Les femmes interviewées suggèrent beaucoup d'explications possibles pour le caractère généralisé de l'exploitation des femmes. Certaines pensent que l'exploitation est si répandue parce que les hommes ne sont pas mûrs - « ce sont de grands enfants qui se mettent en colère et battent » -, et parce que le système n'aide

pas les femmes victimes, des mauvais traitements, ou ne punit pas les hommes de façon juste. Les femmes d'une communauté blâment aussi les « femmes canadiennes » d'être trop libres sexuellement et de manigancer pour séduire le mari. D'autres pensent que la raison principale de l'exploitation est économique... un nombre élevé des maris n'arrivent pas à se trouver un emploi, sont exploités et sous-employés. Certaines de ces femmes pensent que c'est le Canada qui a changé leur mari, mais ces mêmes femmes mentionnent aussi que ce sont les beaux-parents qui encouragent l'exploitation. Quelques femmes pensent que les hommes ont besoin d'avoir le contrôle. Mais même les femmes qui affirment qu'elles savent que ce n'est pas la faute de la femme, avouent souvent qu'elles se sentent quand même responsables parce qu'elles pensent que l'unité de la famille est très importante et à un certain degré elles s'estiment coupables.

### **La réaction de la communauté :**

Ces sentiments empirent quand leur entourage ne les soutient pas ou ne reconnaît pas que les mauvais traitements sont un problème dans leur communauté. Toutes les femmes à l'exception d'une sur les soixante-quatre femmes interviewées disent qu'elles pensent qu'il existe un problème de la violence faite aux femmes dans leur communauté, mais cinquante d'entre elles disent que les gens n'en parlent pas. Une des communautés s'est distinguée par le fait qu'elle reconnaît ouvertement le problème de la violence faite aux femmes, et pratiquement toutes les femmes qui disent qu'on en parle dans leur communauté, viennent de ce même endroit. Cependant, même dans cette communauté, il y a distanciation considérable et l'on dément qu'il existe de l'exploitation quand on demande aux femmes si elles connaissent personnellement quelqu'un qui est victime de mauvais traitements.

Lorsqu'on demande aux femmes interviewées pourquoi le silence est gardé sur les mauvais traitements, trente femmes suggèrent que la violence faite aux femmes est perçue comme un sujet tabou, et que les membres de la communauté sont peut-être trop fiers ou trop gênés pour en parler. Treize femmes pensent que c'est parce que les gens ont peur. La plupart des femmes conviennent que les gens de leur communauté ont tendance à considérer la violence au foyer comme une affaire de famille.

Les femmes racontent aux animatrices communautaires que même lorsqu'on parle de la violence faite aux femmes, c'est d'habitude sous forme de commérages. Les gens peuvent avoir de la sympathie envers la victime, mais ils ont toujours tendance à blâmer la femme pour les mauvais traitements ou ils les expliquent en fonction des pressions économiques, du chômage et des frustrations générales que les hommes ressentent dans la société canadienne. Parfois on perçoit l'exploitation comme le résultat de l'ébriété. Les femmes expliquent que dans leur communauté, l'homme est toujours considéré le chef de famille, et il y a une grande pression pour garder ces faits de mauvais traitements à l'intérieur de la famille, parfois à cause des enfants, parfois pour que la communauté n'en ait pas honte. Une femme a même mentionné que si un autre homme intervient, l'on suppose généralement qu'il est l'amant de la femme.

En plus, l'on pense en général que la femme doit faire des sacrifices pour garder la famille unie. La femme, dans certaines de ces communautés, est perçue comme « la gardienne de la culture ». C'est son rôle d'assurer que ses enfants apprennent l'histoire, les valeurs, les traditions et les coutumes de son pays d'origine.

C'est seulement dans une communauté (la communauté chinoise) que les femmes interviewées ont dit que les victimes de mauvais traitements parlent ensemble de la façon dont elles ont été maltraitées, des raisons pour lesquelles cela leur arrive et les conséquences de ces mauvais traitements pour les enfants. Les femmes qui sont victimes de mauvais traitements dans les autres communautés souffrent surtout en silence. Mais les femmes de toutes les communautés parleront si certaines conditions sont remplies et qu'elles se sentent soutenues à un certain degré par des gens qui sont sensibles à leurs antécédents, qui connaissent leur

culture et leur histoire et qui parlent leur langue<sup>24</sup>.

### **Pourquoi n'y a-t-il pas plus de femmes qui quittent leur mari?**

La majorité des femmes interviewées n'ont pas quitté et ne quitteraient pas leur mari. Pour certaines, c'est parce qu'elles en sont venues à être convaincues que c'est leur destin de souffrir. Elles ne pensent pas que les hommes vont changer ou peuvent changer et elles se sont résignées à leur sort. Pour d'autres, c'est la peur de vengeance de la part de leur mari qui les retient. Les femmes qui ont des enfants essaient souvent de préserver la famille. Certaines femmes ont peur d'être seules. La peur la plus répandue que ces femmes ont en commun est la peur que si elles abandonnaient leur mari, il n'y aurait pas de place pour elles dans la communauté.

### **Les expériences des femmes plus âgées sont-elles différentes?**

Les femmes dans la cinquantaine ou soixantaine se sentent les plus désespérées. Ces femmes dont la plupart est de la communauté italienne ne cessent d'exprimer à quel point la vie est sans espoir et horrible pour elles. Elles ont travaillé « comme des chiens » et cela ne leur a « rien donné »... pas seulement sur le plan matériel, mais encore sur le plan de l'amour, de l'affection, des amis, de la famille, etc. Certaines femmes disent aux animatrices communautaires qu'elles n'attendent plus qu'à mourir.

Beaucoup de ces femmes ont aussi des problèmes de santé pour avoir été battues pendant tant d'années, ce qui rend leur vie quotidienne difficile et les limites imposées par leurs problèmes de santé aggravent leur isolement et leurs peines.

Les femmes plus âgées qui ont été interviewées ont vécu dans l'exploitation pendant des années et elles y vivent encore. Même pour ces femmes qui sont essentiellement séparées de leur mari, elles vivent encore dans la même maison que leur mari parce qu'elles ne peuvent pas se permettre de déménager, parce qu'elles ne veulent pas laisser la maison qu'elles ont payée avec tant de labeur et parce qu'elles se sentiraient encore plus isolées en dehors de leur communauté linguistique.

Une femme de la communauté polonaise dit à l'animatrice communautaire au sujet d'une femme de 70 ans qu'elle connaît :

- « Elle n'a jamais eu plus de cinq dollars dans les mains. Elle a été maltraitée pendant des années et des années. Elle suppliait même son mari de lui donner de l'argent pour ses serviettes hygiéniques ».

La même animatrice a entendu parler d'une autre femme qui avait été maltraitée pendant des années et qui est morte récemment dans sa soixantaine :

- « Pendant les funérailles, plusieurs personnes faisaient des commérages sur les mauvais traitements de son mari. Elle se cachait parfois pendant un jour ou deux chez des amies et elle avait été à l'hôpital à plusieurs reprises ».

---

<sup>24</sup> Plus de détails sur ce qui constitue un soutien approprié seront fournis dans la section finale de ce rapport.



## LES RÉALITÉS DE LA VIE AVEC LE CHANGEMENT ET LA PERTE :

Les changements que les femmes ont connus en venant au Canada sont profonds. À part les changements géographiques et climatiques qu'elles ont vécus, cinquante-trois des soixante-quatre femmes interviewées ont quitté des amis ou des parents proches. Quarante-neuf ont changé de métier. Quarante-quatre ont connu un changement de statut financier - la plupart dans la pratique pour le pire. Trente-huit ont vu la composition de la famille se modifier. Vingt-sept des soixante femmes interviewées ont déménagé d'une ferme à une grande ville. Et vingt se sont retrouvées dans l'impossibilité de se servir de leurs compétences professionnelles ou de métier.

### Un niveau de vie diminué :

Pendant les années 1950 et 1960, la plupart des femmes italiennes sont allées travailler immédiatement après leur arrivée au Canada. Mais elles ont trouvé des logements d'un standard inférieur (typiquement d'une pièce), des emplois d'un niveau plus bas qui favorisaient plus l'isolement, et des obstacles linguistiques. Les femmes indo-canadiennes décrivent aussi leur niveau de vie ici au Canada comme étant beaucoup plus bas qu'en Inde.

- « Les conditions de vie au Canada étaient différentes. Nous avions une maison en Inde, alors qu'ici nous vivions dans un sous-sol. Il était très difficile de travailler dans une ferme en hiver. Nous devions toutes travailler d'arrache-pied jour et nuit pour essayer de joindre les deux bouts. La vie était pleine d'épreuves; personne n'était là pour nous guider ou nous soutenir. Il fallait survivre toutes seules. Un nouveau, pays, de nouveaux problèmes. »

### Des problèmes particuliers pour les réfugiées :

Beaucoup de femmes polonaises et quelques-unes des femmes chinoises sont venues au Canada à titre de réfugiées. Comme dans les autres communautés de réfugiés, nombre de femmes sont restées dans une série des camps de réfugiés, elles ont dû s'en remettre à la bonne volonté de divers pays, et elles ont été contraintes de dépendre de plusieurs bureaucraties gouvernementales au cours de ces années. Comme réfugiées elles ne pouvaient pas faire de projets sur le plan du travail ou du séjour au Canada. L'expérience d'être réfugiée peut anéantir l'estime de soi d'une personne, l'empêcher de faire des projets à long terme, et démolir la conviction qu'elle a un contrôle quelconque sur sa vie.

Pour aggraver ces problèmes, les réfugiés parrainés par le gouvernement n'ont souvent pas de famille ou d'amis sur qui pouvoir compter au Canada, ils sont donc souvent dirigés, par le besoin, aux programmes pris en charge par le gouvernement tels que le bien-être social. Mais une fois qu'ils sont pris dans l'engrenage de l'assistance sociale, comme l'ont constaté d'autres Canadiens qui ne sont ni immigrants ni réfugiés, il est souvent très difficile pour eux de sortir du « piège du bien-être social ». Ce « piège » semble être créé par le système même qui est censé aider les gens. Le Comité d'examen de l'aide sociale de l'Ontario rapporte ce qui suit au sujet des expériences vécues par les bénéficiaires d'aide sociale :

- Les règlements qui renforcent le manque de respect de soi des demandeurs et reflètent les perceptions négatives et inexacts du public à l'égard des bénéficiaires de l'assistance sociale agissent comme des obstacles extrêmement efficaces. Maintes et maintes fois au cours des audiences publiques l'on a entendu des témoignages passionnés, éloquents et douloureux de bénéficiaires à propos de leur contact avec un système qui les traite comme des adversaires et qui semble confirmer leur perception d'eux-mêmes comme étant inférieurs et inadaptés. L'on

n'a cessé d'entendre de la part des bénéficiaires et du personnel que le milieu où sont réunies les pressions des conditions stressantes de travail et celles des tas de dossiers à expédier signifie que les employés peuvent offrir beaucoup moins d'aide que les bénéficiaires en ont besoin<sup>25</sup>.

L'érosion du respect de soi, de sa dignité et de la confiance en son potentiel qui est si commune aux expériences des personnes forcées à accepter le bien-être social, est d'autant plus considérable pour les réfugiés qui apportent avec eux dans le système du bien-être social un sens profond de déplacement et d'incertitude. Cela signifie que les femmes avec des acquis plus élevés en matière de formation et de diplômes professionnels peuvent se retrouver dépendantes du bien-être social et trouver alors difficile, tout comme les gens avec moins de scolarité, de sortir du « piège du bien-être social ».

### **Perte de la famille et des amis :**

La perte de la famille et des amis est la perte la plus critique pour les femmes interviewées. Une femme indo-canadienne raconte à une animatrice communautaire :

- « Mes parents me manquent énormément. Mon estime de soi était si bas. Je pensais toujours que quelque chose manquait. Je voulais retourner à mon pays natal. Je me sentais comme un oiseau sans ailes ».

Les femmes polonaises parlent aussi du fait que leurs parents, leurs frères et soeurs qui sont encore en Pologne leur manquent. Leur estime de soi leur fait défaut et elles se sentent comme des enfants. Personne ne les traite comme des adultes parce qu'elles ne peuvent pas bien s'exprimer. Elles sentent que leur mari leur met tout sur le dos.

D'autres femmes racontent aux animatrices :

- « Je me sentais très seule. »
- « Je dépendais entièrement de mes beaux-parents, au point de vue financier. »
- « J'avais peur, je ne savais pas si j'avais fait un bon choix. »

### **Perte de leur rôle, de leur statut :**

Les femmes parlent de se sentir plus libres dans leur pays d'origine. Leur situation dans la communauté était établie par la famille et leur vie personnelle : « J'étais quelqu'un ». Le statut social et l'estime dont elles jouissaient ont été anéantis lorsqu'elles sont arrivées au Canada.

Au Canada, elles essuient la perte de leur rôle. Les femmes nous racontent sans cesse que dans leur pays la femme est respectée en tant que mère, épouse ou membre de la communauté, surtout dans les petites villes. Le soutien à leur égard est interne, soit provenant de la famille, des voisins et amis, des membres de la ville. Les femmes n'ont pas à s'en remettre au soutien de sources extérieures comme les professionnels.

---

<sup>25</sup> *Transitions: Report of the Social Assistance Review Committee*, préparé pour le ministère ontarien des Services communautaires et sociaux, 1988, p. 15.





### **Perte des options de solution aux problèmes :**

Les femmes pensent que d'une certaine façon il y a eu du bon de venir ici, mais que les côtés négatifs sont beaucoup plus nombreux. Par exemple, les Italo-canadiennes qui sont venues des régions rurales de l'Italie avaient peu de scolarité mais plus de pouvoir là-bas. Beaucoup d'entre elles pensent que si elles avaient été exploitées en Italie, il y aurait eu plus de « redressement » et de services à leur disposition. Le problème de langue n'aurait pas existé et les ressources familiales et communautaires leur auraient été accessibles. Elles pensent qu'elles seraient venues à bout du problème beaucoup plus tôt si elles étaient en Italie.

La perte de la famille, de la communauté et du statut que ces femmes avaient dans leur pays natal, les rend encore plus isolées ici et fait de sorte qu'il est beaucoup plus difficile de venir à bout de l'exploitation. Une femme dit :

- « En Italie, cela aurait été différent. Je serais allée moi-même aux autorités. Ma famille serait intervenue et la communauté ne l'aurait pas toléré ».

Il faut dire aussi que les femmes ne connaissent pas non plus les ressources disponibles, même au sein de leur « propre » communauté linguistique ici au Canada. Les animatrices communautaires constatent que beaucoup de femmes n'ont aucun système de soutien ou ne connaissent aucune option d'aide.

### **La perte de respect et le manque d'intégration à cause des préjugés et du racisme :**

En plus de ces pertes et de ces changements, les femmes doivent encore faire face aux préjugés et à la discrimination au Canada. Treize femmes de la communauté chinoise sur les quinze interviewées parlent d'avoir souffert de discrimination et de racisme. Elles décrivent comment les gens cachent leur discrimination sous des comportements comme celui d'ignorer ces femmes ou prétendre ne pas pouvoir comprendre leur accent. Les femmes parlent de plusieurs niveaux de discrimination, et toutes expriment leur désespoir de surmonter cette discrimination.

Les femmes des communautés chinoise et indo-canadienne racontent aux animatrices communautaires que :

- « Les minorités visibles deviennent invisibles ».
- Par contre, les femmes polonaises disent
- « Vous espérez être intégrée parce que vous êtes invisible, mais votre accent vous trahit ».

Seize sur les vingt-et-une femmes de la communauté indo-canadienne rapportent qu'elles ont été victimes de racisme à cause de leur race/ethnicité.

Comme il a été mentionné plus haut sous les problèmes de langue, les employeurs eux aussi tirent profit de la race/ethnicité des femmes, par exemple en leur donnant moins d'avantages au travail. Un employeur a dit à une femme de la communauté chinoise:

- « Les Chinois de toutes façons ne boivent pas de café. Pouvez-vous me faire ceci pendant la pause-café? »